

LE MONDE ILLUSTRÉ

16

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 8 francs.
Le numéro: 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel: 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES: 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

13^e Année. N^o 743. — 8 Juillet 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur l'postal, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire: M. E. HUBERT



LES RUINES DE PARIS. — La galerie des stucs au palais des Tuileries. — Dessin de M. VIERCE, d'après la photographie de MM. FERRIER et LECADRE

COURRIER DE PARIS

Vous plaît-il, ami lecteur, que le *Monde illustré* s'occupe aujourd'hui moins exclusivement de nos désastres? Vous plaît-il que nos dessinateurs laissent reposer la torche pour une semaine, et que nos écrivains se ressouvient un instant qu'il y a autre chose que des ruines sous le soleil de juillet? Faisons une halte dans la cendre, tournons aussi nos regards sur la province, en un mot tâchons d'oublier. Assez tôt, hélas! nous serons ramenés malgré nous à cette période funeste dont nous sommes loin d'avoir reproduit tous les épisodes.

Et tenez, les fêtes de la nature ont recommencé de plus belle; le gazon et les ruisseaux, les arbres et les fleurs, les oiseaux et les nuages se reprennent à briller, à voler, à courir, à chanter, à verdoyer, à parfumer. C'est une séduction à laquelle il faut céder, de quelque chagrin qu'on ait le cœur dévoré. De la même façon que nous mettons la ville au-dessus du foyer et la patrie au-dessus de la ville, mettons la nature au-dessus de la patrie. Retrempons-nous et fortifions-nous dans le sein de la grande consolatrice, — que d'aucuns appellent la grande indifférente.

Parmi les erreurs trop rapidement propagées chez les Parisiens, on disait généralement que le bois de Boulogne n'existait plus. On faisait un tableau affreux de ses allées saccagées, de ses taillis abattus ou rasés. Ces exagérations se sont dissipées depuis le jour de la revue; la plus grande et la plus belle partie du bois de Boulogne existe toujours, notre population a pu s'en assurer par ses yeux ravis et humides. Le fait est que le bois de Boulogne, quoique séparé par la ligne de fortifications, fait partie, et partie étroite, de nos promenades; il continue les Champs-Élysées, qui continuent le jardin des Tuileries. On ne se figure pas plus Paris sans le bois de Boulogne que Florence sans les Cascines, ou Venise sans le Lido.

Je n'étais pas moi-même sans de tristes appréhensions en y mettant le pied; mais peu à peu je me rassurai en revoyant les sentiers aimés, en reconnaissant les carrefours lumineux ou touffus qui avaient si souvent fait hésiter ma flânerie, — car pour les Parisiens, ou pour ceux qui, comme moi, le sont devenus, le bois de Boulogne est le chef-lieu de la flânerie et de la distraction. O bois! cher bois, si coquettement français, moins pompeux que le parc de Versailles, mais plus avenant, élégant et pourtant chiffonné comme un tablier de soubrette, tu m'as bien manqué pendant plusieurs mois! Je ne savais plus à qui confier mes secrètes pensées, habitué que j'étais, selon les vieilles traditions classiques, à prendre pour témoins et pour confidentes les arbres, les bosquets, les zéphirs et les rossignols.

Aujourd'hui j'ai reconquis le bois de Boulogne et le monde du bois de Boulogne. A travers les feuilles j'ai aperçu les équipages, roulant vers le lac et ramenant les jolies femmes de l'année dernière, qui seront encore les jolies femmes de l'année prochaine. Il y a un peu plus de discrétion dans les livrées, un peu moins de tapage dans les toilettes. On sent que ce monde-là, retour de l'émigration, n'a pas trop oublié et a un peu appris. Cette tenue, pleine d'une réserve et d'une convenance patriotiques, durera-t-elle? Je voudrais pouvoir l'espérer; mais je me méfie de la jeunesse dorée — et aussi de l'âge mûr doré.

Enfin, que vous dirai-je? J'ai revu la cascade et l'immense, le magnifique horizon de la plaine de Longchamps. La cascade est toujours le rendez-vous des joies bourgeoises; il semble que le café qui y est attendant y entretienne à l'année tout un personnel de noces, car, à quelle heure que ce soit, on est certain d'y rencontrer une mariée coiffée d'orange, et des demoiselles d'honneur herborisant avec des messieurs cravatés de blanc et toujours tête nue.

Les haltes gastronomiques pourraient être plus nombreuses dans le bois de Boulogne. On y fait quelquefois une demi-lieue sans perspective de réfection. C'est dur, très-dur, quoique vous en puissiez sourire. Heureusement qu'au retour l'enseigne de

la maison Ravel se dresse dans les airs, à l'extrémité de l'avenue Ulrich (est-ce bien toujours ainsi qu'elle s'appelle?), comme un symbole sauveur. La figure épanouie du propriétaire actuel, M. Ory, apparaît sur le seuil dans un cadre de vigne, de chevreuille et de houblon. Encore une maison pleine de souvenirs joyeux! Que de fois avec Roger de Beauvoir, ou Guichardet, ou Méry, ne m'y suis-je pas arrêté par une belle soirée de messidor, comme à présent! Nous ne tarissions pas en calembours sur le nom du restaurateur: « Nous venons chez vous manger la poule... Ory! » Et puis à la fin de notre dîner, toujours excellent: « Apportez-nous notre compte... Ory! » Folies innocentes! Plaisirs déjà lointains!

On voyait, il y a peu de temps, une grande vilaine barricade entre l'arc de l'Étoile et le restaurant Ory; elle nouait toute l'avenue et... Mais nous avons promis de ne pas parler aujourd'hui de ces choses-là.

Un de mes amis m'adresse le règlement d'un établissement de bains situé dans la jolie ville normande de B....

Au fond, ce règlement ressemble à tous ceux des maisons de ce genre, mais dans la forme il accuse une personnalité impérieuse; et la rédaction de certains articles m'a paru assez amusante pour être reproduite ici:

« Article 19. — Les baigneurs qui désirent avoir un cabinet de bain chauffé dans la saison d'hiver peuvent se procurer cette douce satisfaction en payant vingt-cinq centimes de supplément.

« Art. 20. — Il est expressément défendu de fumer dans les cabinets de bain et de cracher entre les baignoires, ce qui est d'une saleté dégoûtante pour tout le monde. — Je ne retiens d'être obligé de faire cette observation, car la propreté devrait exister par tous.

« Art. 24. — Il est défendu de vider son bain pour en reprendre un autre. Mes baignoires sont du plus grand modèle; je ne puis donner deux bains pour un, cela ne serait ni juste ni légal. Les personnes qui agiront ainsi, je leur ferai payer le double. Il est bien permis de réchauffer son bain, j'engage même les baigneurs à le faire, lorsqu'ils en sentiront le besoin. Je suis juste, je demande aux baigneurs qu'ils soient de même à mon égard.

Art. 29. — Les baigneurs ne doivent pas quitter l'établissement sans avoir payé en espèces ou en cartes d'abonnement; je ne veux pas tenir de compte ouvert pour qui que ce soit. J'ai réclamé des bains qui m'étaient dus depuis plusieurs mois à diverses personnes; j'ai reçu des observations très-désagréables, et certaines personnes ont refusé de me payer. Pour éviter tout cela, je ne tiendrai de livre de crédit pour personne; d'abord, les sommes sont trop minimes et n'en valent pas la peine.

Art. 31. — Je recommande d'une manière expresse aux baigneurs qui emploient des pommades, huiles ou bandolines, qui mangent des gâteaux ou qui en font manger à leurs enfants, d'apporter tous leurs soins pour ne pas en laisser tomber sur le parquet de leur cabinet de bain.

— J'avais des parquets très-propres, qui sont tachés aujourd'hui par la faute de certains baigneurs, qui ne se gênent guère, mais qui ne voudraient pas qu'on en fit autant chez eux.

Tout le reste du règlement est sur ce ton sévère. Si jamais je vais prendre un bain à Bernay, — qui sait, — cela ne sera pas sans une certaine appréhension.

J'éviterai, à coup sûr, de rencontrer l'œil scrutateur du directeur-propriétaire.

M. Victor Lefranc, le ministre actuel, a, dans sa jeunesse, sacrifié aux Muses, comme tout le monde. Mont-de-Marsan abritait alors le poète-avocat, qui publiait ses premiers vers dans le *Journal des Landes*. J'ai retrouvé un de ces essais (il y a un dieu pour les amateurs d'autographes!) daté de 1838, au temps où le romantisme jetait ses dernières flammes. Cela ne veut pas dire que M. Victor Lefranc ait été un poète chevelu et irradiant. Tout en s'appropriant quelques-uns des procédés nouveaux, il se rattachait par un ton naturellement élégiaque, à Millevoys, à Casimir Delavigne, au Lamartine des premières *Méditations*, à M^{me} Desbordes-Valmore, une lignée dont on peut s'honorer de descendre, après tout.

Voici cette pièce retrouvée. J'ai pensé que nos lecteurs ne seraient pas fâchés de savoir ce que l'âme d'un ministre des travaux publics peut contenir — ou avoir contenu — de poésie.

LA RELIGIEUSE MORTE A VINGT ANS

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence,
GILBERT.

Il faut croire que Dieu, lorsqu'elle vint au monde,
La trouva belle et pure, et la marqua du doigt;
Et pour la dérober à notre foule immonde,
La confia vivante à cet asile étroit,
Où, sentant le regard qui surveillait son âme,
La main qui dirigeait ses pas, la vive flamme
Qui déjà consumait son cœur prêt à mourir,
Elle n'eut de besoin, de temps, ni de désir
Que pour s'agenouiller sur la première pierre,
Fermer l'oreille au bruit et l'œil à la lumière,
Commencer au matin sa prière du soir,
S'endormir sur le seuil de sa vie éphémère,
Et s'éveiller aux cieux jaloux de la revoir.

Ah! si cette âme pure et ce corps plein de charmes
N'avaient cherché le calme, évité les regards,
Qui sait combien la vierge eût couru de hasards?
Combien elle eût coûté, combien versé de larmes?
Qui sait les malheureux qu'aurait faits ses attraits,
Où les bourreaux qu'aurait trouvés son innocence,
Avant que le cerceuil abritât dans sa paix
Le corps et sa beauté, l'âme et sa conscience,
Et la voix des remords et l'écho des regrets!
Avant que chaque amant n'y gravât quelque chose.
Le fidèle; — *Toujours!* L'ingrat; — *Parsonne!* Et puis,
Le délaissé: — *Je suis où tu n'es plus, repose!*
Et celui qu'on aimait: — *Attends moi, je te suis!*

Où, puisqu'elle devait s'en aller aussi vite,
Elle a bien fait de fuir le monde et de cacher
Aux indignes regards de la foule maudite
Ce que la mort devait sitôt nous arracher.
Hélas! c'est bien assez de larmes d'une mère
Pleurant de n'avoir plus son ange sur la terre,
Ou d'un père disant à ses autres enfants:
— Dieu me la donna pure, et pure je la rends!
C'est assez des regrets de cette amitié sainte
Qui naît au fond d'un cloître et doit revivre au ciel,
Qui n'ouvre qu'à des sœurs cette paisible enceinte,
Et grave sur la tombe où l'on s'endort sans crainte:
— Ici son corps, son âme aux bras de l'Éternel!

Si l'on veut bien se reporter au temps où cette pièce fut composée, on y trouvera un charme réel et surtout un accent d'émotion sincère. Les périodes en sont peut-être trop prolongées; ici, l'avocat décliné sur le poète. En somme, il reste une bonne impression, et ce portefeuille n'a point à renier cette lyre.

Quand j'étais jeune, ma grand'mère m'invitait à lui lire le *journal* chaque soir.

Mon intérêt étant de l'endormir le plus promptement possible, j'avais trouvé un moyen d'arriver à ce résultat. C'était de lui lire le *journal* dans toute la largeur de ses cinq ou six colonnes, — ce qui donnait un produit à peu près semblable à celui-ci:

« M. Odilon-Barrot, dans son discours d'hier, facile de répondre aux assertions de l'honorable... les suifs, un instant décontenancés sur le marché... avec sa gouvernante âgée de plus de soixante-quinze... Enfant! dit Goethe à Bettina, sais-tu ce que ton cœur... Souveraines contre les affections nerveuses, dépôt, rue... Opéra-comique: *Fra-Diavolo*, les *Rendez-vous bourgeois*. » — Tu peux aller te coucher, petit, me disait ma bonne grand'mère au bout de vingt minutes de cette lecture.

CHARLES MONSELET.

REVUE DE LA SEMAINE

Les journaux ont fait leur devoir; on peut se demander si la bourgeoisie de Paris a complètement fait le sien.

Jamais élections ne se produisirent dans des circonstances plus solennelles. On peut dire que le scrutin s'est ouvert à l'ombre des ruines. C'était au lendemain d'une bataille si furieuse que l'histoire éponvan-tée n'en raconte point de pareille. On ne s'arrête plus à compter les morts et à dénombrer les prisonniers. Le canon avait fait rage au travers de la ville, — brisant et renversant. L'incendie s'y était promené du palais à l'usine. Il s'agissait de savoir si la population mise en face du péril se rallierait autour du drapeau de l'ordre, relevé par la presse après avoir été sauvé par l'armée, et prouverait par ses votes qu'elle a complètement rompu avec les traditions de la révolte et les hommes qui la représentent.

Les résultats acquis disent oui.

Mais les détails, les chiffres examinés de près, analysés dans leur ensemble et quelques-uns des noms sortis des urnes disent non.

Seize noms sur vingt et un appartiennent à l'Union parisienne de la presse, à cette union autour de laquelle s'était, à la dernière heure, groupé un nombre important de comités, entre lesquels il convient de placer en première ligne le comité Renouard, mais cinq de ces noms faisaient partie de la liste radicale, et, à notre avis, c'est trop de cinq.

En tête des élus du grand parti de l'ordre qui vient de se reconstituer, marche M. Wolowski, avec 122,000 voix.

En tête de la liste ardente se retrouve le nom de M. Gambetta, avec un peu plus de 94,000 suffrages. M. Laurent-Pichat, le poète, n'est séparé de M. Ferdinand Moreau, l'honorable syndic des agents de change, que par 3,000 voix à peu près; l'un avec 81,000, et l'autre avec 78,000 votes acquis.

La fortune est le trait d'union entre ces deux élus, qui fraternisent au point de vue des millions.

Maintenant, si le parti de l'ordre, et l'on sait si la presse, par l'organe de vingt-un journaux d'abord, et de vingt-cinq après, a rien épargné pour le rallier et le mener à la bataille en masse, peut se réjouir de cette victoire de seize contre cinq, il ne faudrait pas cependant qu'il se réjouît outre mesure.

C'est une victoire certainement, mais c'est une victoire relative.

Et nous l'engageons vivement à ne pas s'endormir dans une fausse sécurité.

En effet, si l'on décompose les chiffres qu'un premier examen nous a fait connaître, qu'y trouve-t-on?

Le candidat le plus favorisé, M. Wolowski, a obtenu cent vingt mille suffrages, qui représentent dans leur totalité les voix de l'ordre, ces voix que l'expérience, les conseils, les avertissements de la presse ont réussi à discipliner.

Ainsi donc l'armée qui travaille, l'armée qui veut le repos, la stabilité, l'armée qui a l'horreur des révolutions a dit son nombre.

Elle est séparée de l'armée de l'insurrection sous toutes ses formes par trente mille voix.

Mais n'oublions pas que la liste des électeurs de Paris a subi de terribles diminutions, et qu'en dehors des morts restés autour des barricades et des prisonniers emmenés à Versailles, il y a eu un nombre considérable de radiations qui ne portaient pas précisément sur les rentiers inscrits au grand livre de la dette publique ni sur les propriétaires ayant pignon sur rue.

On a remarqué aussi un grand nombre d'abstentions dans les quartiers populeux, et il n'est pas difficile d'en deviner les motifs. Ils appartiennent, ces motifs, à la famille de ceux qui relèvent de la pru-

dence. Il y a des heures, où donner son nom sur des registres officiels, gardés par la main de l'autorité, est une étourderie.

Mais ces électeurs qui ont pris la clé des champs à l'heure où le scrutin s'ouvrait, et ceux qui tout à coup se sont montrés dédaigneux de leurs droits politiques, ils existent encore et on peut être sûr que par leurs sympathies ils doivent être rangés parmi les partisans de M. Gambetta.

Et comme il y a des cohortes nombreuses d'électeurs timides et des phalanges épaisses d'électeurs rayés, on arrive facilement à une armée de deux cent mille Parisiens qui portent la liste radicale dans leur cœur.

Nous voilà bien loin des cent vingt mille voix de M. Wolowski.

On pourrait encore demander aux Parisiens amis de la liste patronnée par l'Union de la presse parisienne, s'ils n'ont pas encore une fois, et dans une mesure imprudente, effacé çà et là sur cette liste, un nom ou deux pour y substituer d'autres noms empruntés aux listes rivales de l'Union républicaine ou de l'Union radicale.

Toujours un peu de taquinerie, toujours un accro-croc fait à la discipline, toujours un peu gamin, le bourgeois de Paris!

Et cette manie de l'indépendance, fait que M. de Flavigny, par exemple, qui s'est dévoué corps et âme au service des malades et des blessés, n'a recueilli que 74,000 mille suffrages en nombre rond, tandis que, M. Corbon, qui s'égare dans des théories sociales pleines d'ombre et de péril, en réunit 93,000 autour de sa cocarde démocratique.

Ah! qu'il est difficile de faire entrer un grain de bon sens, de sens politique dans la tête de certaines gens!

Quant à l'ordre matériel, il a été admirable partout. Point de chants, point de cris: naturellement point de rixes. On votait et on s'en allait.

A six heures du soir, des carrés de papier blanc sans nombre voltigeaient au coin des rues et sur tous les trottoirs.

Pour me servir de l'expression d'un gavroche, il avait neigé des bulletins.

Si maintenant des élections de Paris nous passons aux élections de province, nous trouvons dans les quatre-vingt-quinze députés que certains départements avaient à élire, un nombre considérable de républicains, et parmi ces républicains un groupe qui appartient à l'opinion radicale.

La Gironde entr'autres, qui avait voté à une si grande majorité pour les partisans de l'ordre aux dernières élections, s'en est séparée aujourd'hui et s'est jetée dans les bras de la démocratie socialiste.

Aimable panacée, pour une ville qui vit par le commerce et l'industrie!

Les Bouches-du-Rhône, où Marseille a, comme Bordeaux, un besoin absolu d'ordre et de tranquillité, ont suivi ce noble exemple.

Là les Provençaux qui ont connu, il n'y a pas trois mois encore, les délices de la guerre civile, ont élu M. Gambetta et M. Laurier qui venait de confesser publiquement ses torts et ses erreurs.

Amnistié par le suffrage universel, il recommencera.

Une chose qui a son importance ressort cependant de cet ensemble d'élections par lesquelles on vient en quelque sorte de mettre le doigt sur le pouls du pays.

C'est l'échec presque absolu de l'opinion bonapartiste.

Il y a là un symptôme qui n'échappe à personne. Ni M. Jérôme David et ni M. de Bouville, dans la Gironde, ni M. Rouher et ni le prince Murat dans la Charente-Inférieure, ni M. Duvernois à Paris et dans les Basses-Alpes, n'ont réussi dans leur candidature, et combien de prophètes amis qui annonçaient leur triomphe!

M. Magne seul a triomphé dans la Dordogne.

Cette épreuve faite, on peut dire qu'il ne reste plus à l'opinion impériale que la Corse pour apanage.

Il ne faut pas hésiter à le reconnaître. Dans les élections qui viennent d'envoyer cent seize députés tout neufs, parmi lesquels quelques-uns ont déjà servi, à l'Assemblée nationale pour combler les vides faits par la mort, la démission, et donner des titulaires aux sièges laissés vacants par de doubles élections, l'opinion républicaine s'est affirmée.

Il lui reste à présent à s'affermir par sa modération, mais ce n'est pas là peut-être le plus facile.

Le champ est libre devant elle. La république a pour elle cette chose énorme, le fait. Une expérience peut être tentée; elle peut l'être dans des conditions qui sont rares à rencontrer, la lassitude des partis, l'âpre besoin du repos. Qu'elle se mette donc à l'œuvre et qu'elle fasse voir si cette forme presque inconnue encore et entrevue à travers des tempêtes est compatible avec l'ordre pour tous et partout, le travail, la sécurité.

Telle les républicains feront la république, telles ils feront leurs destinées.

Mais qu'ils n'oublient pas que c'est à l'apparente modération de son discours que M. Gambetta doit son succès, comme M. Laurier le doit à son repentir.

Maintenant, laissons à l'Assemblée nationale le loisir de discuter les lois qui sont à l'étude. Elle vient d'aborder celle de la presse, si souvent faite et dé faite, et que les députés qui en élaborent les articles dans les bureaux nous semblent ne pas connaître.

D'autres, qui n'ont pas moins d'importance, arriveront plus tard. Un peu de paix dans les esprits n'est pas inutile pour en préparer les éléments.

Le fait le plus grave qui se soit passé au delà de nos frontières, amoindries, hélas! c'est la déclaration officielle de Rome capitale par le gouvernement italien. Le roi Victor-Emmanuel aura son palais dans la ville même où s'élève le Vatican, à côté de Pie IX. Les deux trônes auront leurs marches voisines.

C'est un grand inconnu qui commence.

Jusqu'à ce jour les Italiens n'avaient qu'un objectif, un seul, Rome capitale. Quelles que fussent leurs opinions, leurs sympathies, leurs tendances, ils marchaient d'un commun effort vers ce but.

Unis dans une même pensée jusqu'alors, la victoire obtenue, le resteront-ils longtemps?

C'est une question à laquelle l'avenir répondra.

On sait qu'aux termes des traités intervenus entre la France et la Prusse, le premier paiement de l'indemnité de guerre devait être effectué ces jours-ci. Le chargé d'affaires de S. M. l'empereur Guillaume n'a pas manqué, avec la ponctualité stricte d'un créancier que le bruit de l'or émoustille, de passer à la caisse de M. Pouyer-Quertier et de réclamer les sommes qu'on attend à Berlin.

Il s'agissait, dit-on, de la bagatelle de deux cents millions.

M. le comte Waldersee les a reçus.

Que les Prussiens demandent le paiement à jour fixe de ce qu'on a promis de leur payer, c'est juste. Mais traitent-ils avec la même justice les provinces qu'ils occupent à titre provisoire?

On peut répondre hardiment: non!

C'est toujours l'application odieuse et violente de l'aphorisme germain: La force prime le droit.

AMÉDÉE ACHARD.



LA COMMUNE A MARSEILLE. — Batterie des marins de la Couronne établie sur la colline de Notre-Dame-de-la-Garde contre les insurgés de la Préfecture. — (Croquis de M. KAUFFMANN.)

LA COMMUNE A MARSEILLE

BATTERIE DE NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE

Comme Paris, Marseille a eu ses jours de Commune. De même que la ville capitale, la cité des Phocéens a eu ses pétroleurs.

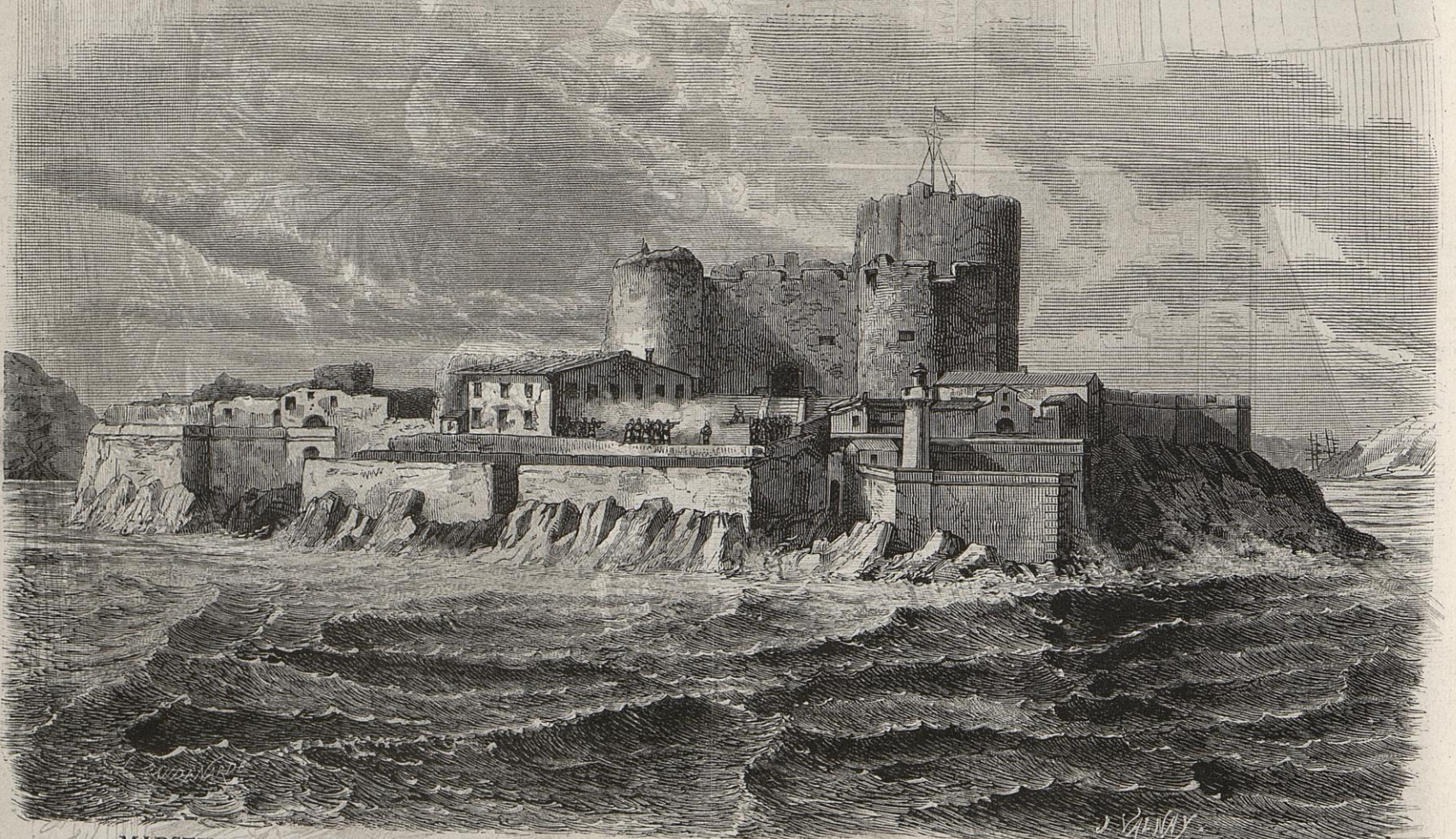
Heureusement pour les Marseillais que les incendies sont restés pour eux à l'état de menace, et que, grâce à l'énergie du général Espivent de Villeboisnet, les sinistres projets de l'Internationale ont été écrasés dans l'œuf.

Le plan avait été combiné à Londres, probablement, où siège le grand comité directeur. Les fuséens

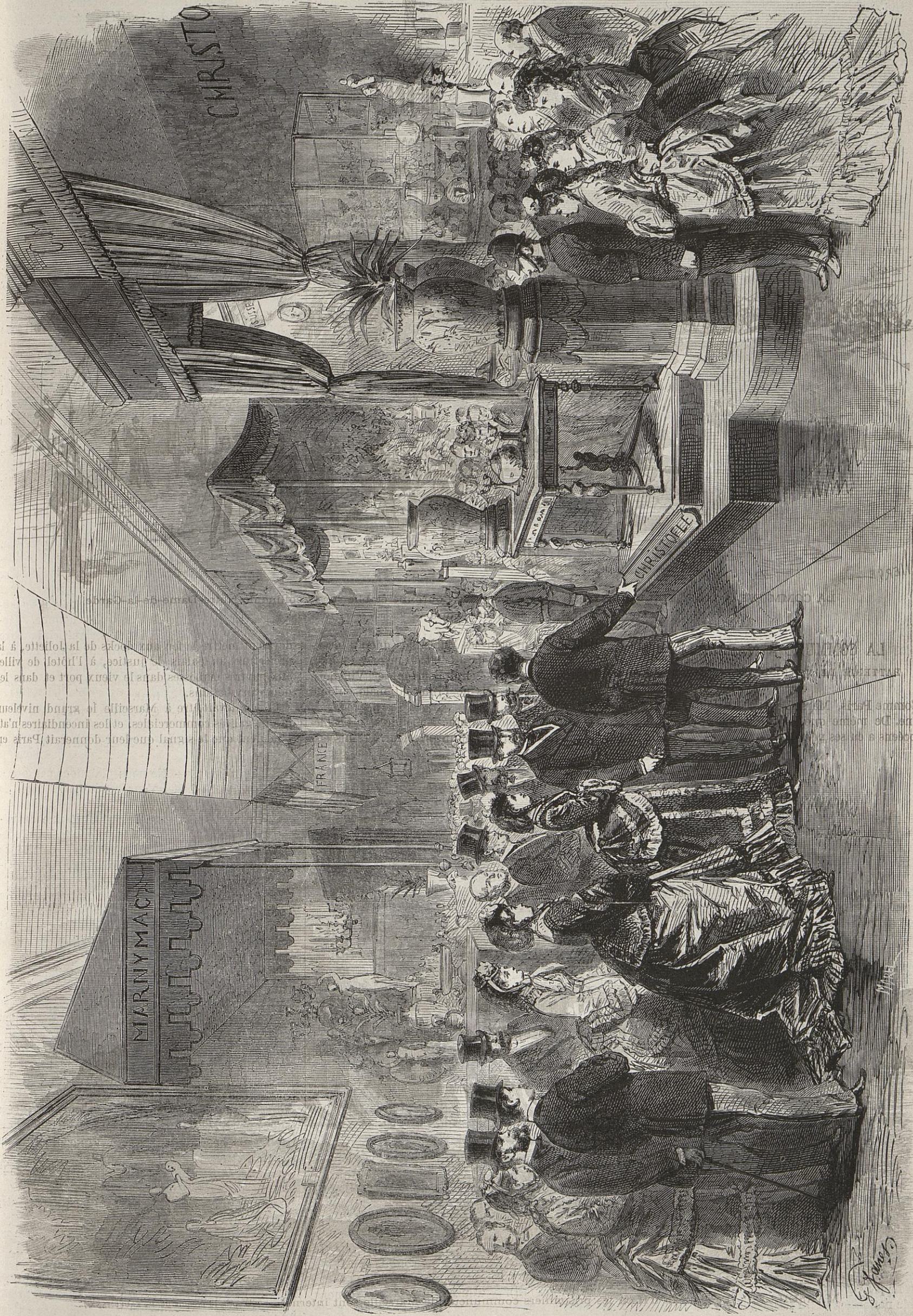
devaient mettre le feu aux docks de la Joliette, à la préfecture, au palais de justice, à l'hôtel de ville, aux navires embossés dans le vieux port et dans les nouveaux bassins.

Le feu devait être à Marseille le grand niveau de inégalités commerciales, et les incendiaires n'attendaient que le signal que leur donnerait Paris en

EXPOSITION DE LONDRES — Le prince et le prince de Galles — (Dessin de M. KAUFFMANN) — (Dessin de M. KAUFFMANN) — (Dessin de M. KAUFFMANN)



MARSEILLE. — Le château d'If où les prisonniers communaux de Marseille sont internés. — (D'après le croquis de M. KAUFFMANN.)



EXPOSITION DE LONDRES. — Le prince et la princesse de Galles à l'ouverture de la section française. — (Dessin de M. JANET, d'après le coquis de M. GODEFROY DURAND.)

flammes. On a pu arrêter à temps pétroleurs et pétroleuses, dont une soixantaine ont déjà été envoyés au château d'If, où, ainsi que le riment macaroniquement Chapellet et Bachaumont :

Sur ce roc taillé dans le vif,
Le pauvre prisonnier captif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non léuitif,
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.

Dieu vous garde du château d'If!

C'est dans cette prison d'Etat, si célèbre par le séjour qu'y firent Mirabeau et Monte-Christo, que les pétroleurs sont allés rejoindre les communeux qui avaient tenté un mouvement insurrectionnel à Marseille et avaient réussi à s'emparer de la Préfecture dans les premiers jours d'avril.

Pour les déloger de là, le général Espivent avait fait monter des canons sur la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, que couronne si majestueusement la vieille église restaurée par l'architecte Esperandieu et d'où l'on domine la mer et toute la ville. C'est un lieu de pèlerinage en grand honneur parmi les marins qui, lorsqu'ils ont échappé à quelque gros naufrage, se font un devoir d'apporter là un *ex-voto*. Les murs de la vieille église en sont surchargés.

Les batteries furent établies au pied de cette église et dirigèrent leurs feux, le 4 avril, sur la Préfecture. Les insurgés ne tinrent pas longtemps et leur échouffourée se termine en ce moment devant la Cour martiale.

Mais de crainte que l'envie ne prenne à quelques autres de recommencer ces coupables tentatives, le général commandant a fait armer formidablement cette précieuse position. Une collection respectable de canons garnit les hauteurs et les flancs de la colline qui regardent la ville. Un régiment de ligne et un bataillon de chasseurs à pied y sont de piquet et là nuit et le jour.

Marseille l'a échappé belle. Notre-Dame-de-la-Garde veille sur elle et la gardera bien.

MAXIME VAUVERT.

L'EXPOSITION DE LONDRES

Après sa victoire financière de l'emprunt national de deux milliards, souscrits haut la main à Paris seulement, dans l'espace de six heures, la France doit enregistrer un nouveau succès.

La lutte est toute pacifique, mais le mérite du vainqueur n'en est pas moins précieux.

C'est l'Angleterre, Londres qui nous a donné le champ de bataille sur lequel la nation française prouve une fois de plus au monde que huit mois de guerre sauvage et la perte de deux provinces n'ont pas amoindri sa vitalité.

Nos œuvres d'art, nos chefs-d'œuvre industriels font merveille en ce moment au palais de l'Exposition de Londres, dont notre dessin reproduit les galeries françaises. Les plus belles choses exposées sortent des ateliers français et l'opinion est unanime à placer en première ligne le goût et l'exécution de nos artistes et de nos ouvriers.

Notre peinture y soutient dignement sa réputation quoique bien des tableaux, restés en route ou arrivés trop tard, n'aient pu figurer à côté des deux toiles de notre malheureux Regnault, tué si jeune à Montretout, et d'un sujet peu pudique magistralement traité par Courbet, ce peintre de talent qui s'est si misérablement fourvoyé dans la politique.

A l'exposition de Londres, la peinture française décore richement les murs de trois salles du premier étage et parmi ces tableaux on compte des chefs-d'œuvre.

C'est dans ces salles principalement que les princes d'Angleterre et l'aristocratie anglaise aiment à promener le spleen national qui, à la vue de si belles choses, en arrive à se déridier. Le prince de Teck, avec sa noble et luxuriante épouse, est un des plus assidus visiteurs. Il a fait déjà plusieurs acquisitions et on ne peut pas dire que la pitié envers notre grande nation éprouvée y soit pour quelque chose,

car le prince est allemand et en cette qualité, (c'est un point à noter) peu sympathique au peuple anglais.

Notre industrie artistique révèle chez nos fabricants français un goût fait pour désespérer leurs concurrents des autres pays.

La vitrine, ou plutôt le magasin de Barbedienne, qui occupe tout le fond de la salle que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, est du plus grand effet. En fait de reproductions artistiques, d'œuvres d'art, même en statuaire c'est l'industriel de notre boulevard Poissonnière qui a les plus belles choses.

Denière, Suisse, Christoffe tiennent très-honorablement le haut rang auquel ils ont atteint à Paris et en Europe.

Et on ne se contente pas d'admirer les chefs-d'œuvre de l'industrie, on fait comme des tableaux, on les achète.

Jugez donc, il y avait huit mois que la France manquait sur les marchés du monde et le monde commençait à être pris du spleen artistique.

L'exposition de Londres ouvre l'ère de notre renaissance pacifique. Nos débuts y sont heureux et nous espérons bien que l'avenir répondra à notre glorieux passé.

MAC VERNOLL

LES DIALOGUES DE L'EMPRUNT

La scène se passe à l'intérieur d'un des gigantesques coffres de l'Etat, dans lesquels sont empilés les premiers versements des souscripteurs à l'Emprunt de 1871.

On ne perçoit d'abord, au milieu du silence et de l'obscurité, qu'un pêle-mêle confus de murmures, de bruits, de gémissements :

— Ne poussez donc pas si fort!

— C'est vous qui m'écrasez!

— Nous sommes enfassés comme des sardines.

— J'étouffe!

— A l'aide!...

Au bout de quelque temps, cependant, le tumulte se calme, les cris s'assoupissent, les apostrophes se changent en une conversation suivie dont nous allons essayer de transcrire tant bien que mal la sténographie authentique.

UNE GROSSE LIASSE DE BILLETS. — Ouf! je ne sais comment me tenir. Mais, c'est égal, tant plus je suis mal à l'aise, tant plus cela me fait plaisir.

UN SAC D'OR. — Moi aussi. C'est de la hausse assurée.

UN PETIT SAC D'ÉCUS. — De la hausse! Quoi que ça veut dire?

LA LIASSE DE BILLETS. — En voilà un naïf!

LE SAC D'ÉCUS. — Pas tant naïf que nous en avons l'air, madame l'importante! Si je ne comprenons pas, c'est que je ne voulons pas comprendre.

LE SAC D'OR. — Que nous veut ce rustre?

LE SAC D'ÉCUS. — Y vous veut qu'il y en a assez comme ça, d'agiotage et de tripotage.

LA LIASSE DE BILLETS. — Insolent!

LE SAC D'ÉCUS. — Pas de gros mots, c'est pas des raisons! Je vous dis et vous répète qu'il y en a assez des folies du luxe et de la spéculation. C'est vos fièvres de gains, vos rages de falbalas qui nous ont menés tout droit aux catastrophes... Oui là! nous avons vu ça de tout près, nous autres.

LE SAC D'OR (avec ironie). — Pas possible! monsieur le moraliste.

LE SAC D'ÉCUS. — Pas moraliste, s'il vous plaît; jardinier de père en fils dans la banlieue de Paris, jour de Dieu!... A preuve que les Prussiens nous ont pillés et saecagés...

UN THALER (blotti dans un coin). — On fa barler te nous. Je grois que che n'aurai bas t'acrément.

LE SAC D'ÉCUS. — Malheur! des vrais sauvages, dévastant, brûlant, déménageant.

LE THALER (à part). — On ne t'a bas engore assez édrillé, goquin! buisque te foilà là.

LE SAC D'ÉCUS. — Ce qui n'empêche pas que, le moment venu, mon maître a dit comme ça : Il me reste douze cents francs, tout mon avoir...

LE THALER (bas). — Touze zents vranes... ils nous ont folés... nous afons bourtant pien gergé bartout!

LE SAC D'ÉCUS. — ... ces douze cents francs-là, le pays en a besoin, il faut les lui porter, et plus vite que cela : il s'agit de délivrer la France, en attendant qu'on la venge.

LE THALER. — Il barle douchours de se fencher; ch'aime bas ça.

LE SAC D'ÉCUS. — C'est pour cela que me voici, tout étonné moi-même de me trouver en si riche compagnie. Mais les petits ruisseaux, c'est ce qui fait les grandes rivières. Quant aux agiotages, ils font les torrents qui ne fécondent pas, mais qui ravagent, en emportant tout. La leçon a été assez dure, mes camarades; que tout le monde s'en souviene!

LA LIASSE DE BILLETS. — Mon cher...

LE SAC D'OR (bas). — Laissez-le dire, c'est un raseur.

LE SAC D'ÉCUS. — Nous vous avons entendu. Nous avons l'oreille fine, compère. Si vous ne voulez pas être rasé par moi, prenez garde de l'être par d'autres, et plus durement. Si vous ne vous régénerez pas par le travail, n...i ni.

LE THALER. — Bourgoi tiaple leur tonne-t-il tous ces maufais gonceils-là?

LE SAC D'ÉCUS. — Encore une fois, j'ai tout vu de près, moi, qui suis de Suresnes, n'est-ce pas? D'abord les défilés empanachés des petites dames qui nous faisaient manger leur poussière les jours de courses. Ensuite les Allemands. Enfin les brigands de la Commune. Toute l'échelle de nos malheurs.

UNE PIÈCE NEUVE. — La Commune!... c'est elle qui m'a fondue de force avec l'argenterie de...

LE SAC D'ÉCUS. — Ils ne se doutaient pas qu'ils travaillaient pour l'emprunt du gouvernement de Thiers. Pas mauvaise, l'expiation!

UN VIEUX BILLET. — Moi aussi, je l'ai connue, la Commune... Elle est venue, un matin, à la maison, prendre celui à qui j'appartenais... un vrai travailleur, un brave ouvrier. Elle l'a emmené de force aux avant-postes, et le lendemain on le rapportait mort chez sa pauvre femme. La moitié de ce qu'elle possédait a servi à faire enterrer le cher homme. Je représente l'autre moitié. En m'apportant ici, la veuve a compris que c'était la meilleure manière d'honorer la mémoire de celui qu'elle pleure.

LE THALER (à part). — Sadané bays! Le badridisme y est gabable de tout.

LE SAC D'ÉCUS. — C'est bien, l'ami, c'est très-bien.

UNE VOIX ÉTOUFFÉE. — Je n'en puis plus, je suis tellement serrée...

LE SAC D'ÉCUS. — Ne nous plaignons pas que la mariée est trop belle. Vous savez qu'on parle de cinq milliards.

LE THALER. — Zing milliards! C'est une apomination! Bismark nous avait bromis te tuer la France. Il n'a bas tenu barole. Il n'est bas bossible que nous ne trouvions bas un brétexte bour leur zoudirer un zupplément d'indemnité.

LE SAC D'OR. — Cinq milliards! Mais je la trouve très-mauvaise! On va nous réduire!

LA LIASSE DE BILLETS. — Calculons. Cinq et cinq font dix, et dix... Je soustrais... Mais on ne gagnera presque rien, alors.

LE THALER. — Zelui-là me fa. S'ils étaient dous gomme za

LE SAC D'ÉCUS. — Cet argent-là payé, on va se mettre sans perdre une minute à la réorganisation de l'armée.

LE THALER (se laissant emporter). — Bar exemple! Nous ne le souvrirons bas. Entendez-fous!...

LE SAC D'ÉCUS. — Jour de Dieu! un Prussien parmi nous!

LE THALER (avec candeur). — Gomment a-t-il bu safoir gue ch'étais Brussien?... Ch'ai bourtant appris les vrançais bentant teux ans à Vranefort bour ne bas afoir t'accent.

TOUS. — Un Prussien! un Prussien! à la porte le mouchard.

LE THALER. — Brenez carde. Si on me fioiente, ch'en fais un *casus belli*!

LE SAC D'ÉCUS. — A pas peur, mon vieux! On ne touchera pas à ton auguste tête. Ta présence ici est au contraire le plus éclatant hommage que ta présence ait pu rendre à la France. Quand il s'est agi d'emprunter dans ton pays, tu es prudemment resté au fond de ta caisse. Tu en sors pour nous. C'est

donc que pour toi-même le crédit du vaincu vaut mieux que le crédit du vainqueur.

TOUS. — Bravo! bravo!

LE THALER. — Les avaires zont les avaires.

LE SAC D'ÉCUS. — C'est justement pour avoir pensé comme ça que nous sommes tombés où nous en sommes. Mais nous nous relèverons, et vous, vous dégringolerez. Joli jeu que la bascule!

TOUS. — Bravo! le paysan.

LE THALER. — Che...

TOUS. — Assez!

LE THALER (*à part*). — Je vrai mon rabborf. Nous aurions dû brentre la Champagne et carter le Mont-Falérien.

LA LIASSE DE BILLETS. — Chut! écoutez : on parle à côté de nous.

LE SAC D'OR. — En effet.

UNE VOIX DANS LE COULOIR (*lisant*). — Les résultats définitifs sont aujourd'hui connus : la souscription a dépassé cinq milliards.

LE THALER. — Tarteifle! tarteifle!

TOUS. — Silence! donc. Écoutez!

LA VOIX. — Paris seul a souscrit pour plus de deux milliards, l'étranger pour un milliard. Encore n'a-t-on pas eu le temps, dans les contrées lointaines, d'opérer les versements... En conséquence, une réduction de soixante pour cent devra être faite...

LA LIASSE DE BILLETS. — Une réduction! Le diable soit...!

LE SAC D'ÉCUS. — Une réduction! Vive la France! Et à son service, la prochaine fois qu'elle aura besoin des gros sous de ses enfants.

LA LIASSE DE BILLETS. — Je perds cinquante mille francs!

LE SAC D'ÉCUS. — De quoi vous plaignez-vous, si la patrie les gagne?... Et d'ailleurs, ne comprenez-vous pas que pour vos affaires, comme vous dites, vous jouez là à qui perd gagne, car la sécurité de l'avenir...

LE SAC D'OR. — Ah ça, mais il raisonne comme un véritable financier.

LE SAC D'ÉCUS. — Je vous défends de me donner de ces noms-là, vous! Nous n'avons jamais gardé d'actions ensemble.

LE THALER. — Técitement, avec la Champagne, il aurait fallu brentre la Touraine... Il est frai que si doutes zes gonquêtes tevaient nous tonner autant d'acréments que l'Alsace, nous ne serions pas pïen afancés... Une Pologne, c'est beut-êdre assez dout de même!

UNE GUINÉE ANGLAISE (*qui n'avait rien dit jusque-là*). — Aoh! je commençais à croire que j'avais eu tort de ne consulter que mon égoïsme... Si le Angleterre elle comprenait bien ses intérêts, elle ferait ses offres de services à la France, maintenant que la France n'a plus besoin d'elle.

(*Le bruit d'une clé qu'on introduit dans la serrure du coffre coupe court au dialogue.*)

PIERRE VÉRON.

COURRIER DU PALAIS

J'avais autrefois — quand j'étais bien jeune — un vieux parent grondeur qui me prêchait le travail, et qui du reste m'en avait donné largement l'exemple. Il avait fait fortune et il travaillait encore à soixante ans pour augmenter son capital, car il n'était pas un de ces ambitieux modestes qui se passionnent pour un but déterminé; son but à lui avait tout le vague d'un idéal; le capital qu'il attendait pour se reposer était un peu comme l'univers, le centre en était partout et la circonférence, nulle part!

— Il faut travailler, me disait-il.

— Mais, je travaille, et beaucoup.

— Qu'est-ce que tu fais?

— J'écris des pièces de théâtre, des nouvelles, des feuilletons, etc.

— Et cela te plaît?

— Beaucoup!

— Alors ça n'est pas là travailler!

Je demeurai interdit et quelque peu indigné devant cette conclusion qui déjà réfutait la théorie du

travail attrayant, alors inconnue de mon vieux parent... et de moi-même.

Ah! j'ai bien compris depuis, et je comprends aujourd'hui mieux que jamais ce que mon conseiller grondeur ne comprenait pas lui-même, la profondeur du principe. Au début, c'est la forme générale du travail choisi qui enflamme jusqu'au point d'être agréable; mais les aspérités de la fantaisie s'émeussent, les angles s'arrondissent, la poésie, et par conséquent l'attrait et l'ardeur disparaissent; il reste le métier, la profession avec ses plates émulations et ses laborieuses exigences. — Ah! mon vieux parent disparu, je vous jure que je travaille maintenant comme vous l'entendiez si bien sans savoir le bien dire.

Dans ce moment, par exemple, après ces longs jours, ces longs mois de fatigues et de colères, est-ce qu'il ne serait pas bon de suivre quelque bon petit procès en séparation de corps, avec sa collection de lettres charmantes et gracieuses devenues autant de pièces de procédure, ou bien quelque réclamation d'état avec son roman d'enfant mystérieux, de preuves cachées, enfouies, oubliées et miraculeusement découvertes et replacées brusquement au soleil? Voilà qui reposerait un peu votre esprit... et le mien! — Mais non, pendant de longs mois, les conseils de guerre siègeront, chaque phrase, chaque mot, nous rappellera la famine et les obus du siège, les fusillades et les incendies du régime de la Commune; ces souvenirs vont se glisser partout, au civil, au criminel, dans le plus simple référé, dans la plus modeste contestation devant le juge de paix. Le grand et terrible dénoûment du drame de la Commune n'est pourtant pas encore commencé, et voilà vingt-cinq jours que les journaux ne vous parlent que de cela; de semaine en semaine, de jour en jour, ils vous annoncent pour le lendemain, ou le surlendemain irrévocablement l'ouverture des audiences des troisième et quatrième conseils de guerre à Versailles, et il en résulte que définitivement le jour n'est pas encore venu. La salle des assises de Versailles, dans laquelle avait siégé la haute cour en 1849, était désignée; mais la session des assises, déjà fort arriérée, va s'ouvrir, et il faut trouver une autre enceinte; avant-hier, les architectes demandaient huit jours au moins pour convertir en salle d'audience le manège des grandes écuries, ce qui renvoie les affaires relatives à la Commune au 10 ou au 12 de ce mois. Le troisième conseil sera présidé par M. de Valdner, colonel au 17^e régiment de ligne; le quatrième conseil, par M. le colonel Cornier.

Il est complètement inexact que Rochefort, atteint par un malheur de famille, soit en proie à des accès de fièvre chaude nécessitant l'emploi de la camisole de force; cet accusé, qui devait passer le premier en jugement, ne fera partie que de la deuxième série, ce qui paraît assez logique, puisque l'accusation ne l'a point classé parmi les acteurs principaux des crimes soumis à l'appréciation du conseil, mais seulement comme complice. Il sera défendu par M^e Albert Joly, qui est aussi chargé de plaider pour Rossel. La première série d'accusés se composera d'Assi et de Fosse, son aide de camp; puis viendront Lullier, Billioray, Verdure. Rossel, en sa qualité d'officier du génie, passera devant un conseil de guerre spécial.

Je n'ai ni la prétention, ni le désir, comme vous le savez, d'être un écho des comptes rendus; vous connaissez déjà les jugements rendus par les conseils de guerre séant à Marseille et à Lyon. Le premier conseil de Versailles a aussi eu à connaître d'affaires qui touchent à nos plus lugubres souvenirs. Les faits qui ont donné lieu à la première avaient eu un certain retentissement pendant le siège de Paris: un sous-lieutenant des francs-tireurs de la Seine, deux lieutenants, un sergent, un caporal et deux simples soldats, tous mobiles bretons des Côtes-du-Nord, avaient déserté à l'ennemi. Les débats ont heureusement établi que ces malheureux militaires avaient été dupes, bien légèrement peut-être, d'une ruse déloyale des Prussiens. Ceux-ci avaient cessé le feu et, passant en bateau, étaient venus causer et boire avec les mobiles, puis ils les avaient invités à venir les visiter à leur tour, et... ils les avaient faits prisonniers. Tous ont été acquittés par le conseil.

Le lendemain comparait le maire de Montreuil, accusé d'avoir entretenu des intelligences avec la

Commune, et de lui avoir livré un gendarme en qualité d'otage.

L'accusé, un vieillard de soixante-treize ans, a été acquitté. Il s'est défendu avec une grande franchise et une remarquable simplicité. Il était maire de Montreuil, village placé sous la domination des fédérés, et il ne pouvait, comme il l'a dit, se révolter tout seul contre ce redoutable pouvoir; c'est là ce qui explique qu'il a dû avoir quelques entretiens avec les chefs communaux dans l'intérêt de ses administrés. Quant au gendarme porteur d'une dépêche adressée au commandant de Vincennes, il avait été conduit par erreur, non dans le village, mais dans le fort, et là les fédérés l'avaient arrêté pour le conduire à la prison de la rue du Cherche-Midi, où heureusement il se trouvait encore lors de l'entrée à Paris des troupes de Versailles.

La cour d'assises de Bone (Algérie) a eu à juger une de ces causes qui, en d'autres temps aurait eu un grand retentissement. Il s'agit d'un Arabe, d'un homme de 33 ans qui surprenant en flagrant délit d'adultère sa femme et sa belle-sœur, s'est armé à la hâte d'un fusil à deux coups et, en moins de quelques minutes a fait quatre cadavres des quatre coupables. Après avoir tué ces quatre personnes, il s'est présenté devant M. le procureur de la République de Bone; il tenait à la main son fusil dont les canons fumaient encore. Après avoir raconté les faits, il a ajouté: «Faites de moi ce que vous voudrez; je suis maintenant dans la maison où le pauvre et le riche viennent demander justice. J'espère en votre équité, je suis un opprimé et non un oppresseur.»

Pendant tout le cours des débats il a soutenu avec une tranquille et douce énergie qu'il était dans son droit et que l'honneur et sa religion lui faisaient un devoir de punir ces coupables.

Condamné à cinq ans de travaux forcés, il s'est écrié: «Je suis innocent! Il n'y aura plus de mariages en Algérie!»

Comment entamer de pareilles convictions? comment changer ces mœurs? quel problème à résoudre!

PETIT-JEAN

LA REVUE DU 29 JUIN

Un beau soleil a enfin favorisé la revue de la brave armée qui a délivré Paris.

On a crié vive l'armée et vive la France: c'étaient les seuls vivats qui devaient s'échapper de toutes les poitrines en pareille circonstance.

Je m'acheminai le cœur serré vers la plaine de Longchamps; j'avais encore devant les yeux ces troupes étincelantes et panachées, ces équipages splendides, ces toilettes étourdissantes, cette fashion qui marquèrent les derniers jours de l'Empire, et qui étaient bien faits pour attirer les foules avides de spectacles éblouissants.

Que sera-ce, me disais-je en chemin? J'avais suivi notre pauvre armée en ses jours malheureux, j'avais été témoin de ces sombres et pénibles retraites, toutes s'acheminant vers un désastre fatal! Les champs de Reichshoffen, les sillons de Gravelotte, les eaux de la Meuse, les arsenaux de Metz sont les tombeaux de nos vieilles armures, de nos casques brillants. Ce sera bien triste, répétais-je tout bas; et je me demandai: Comment ces jeunes troupes marcheront-elles sous les yeux de l'Europe qui est venue là exprès, comme après un grand naufrage, examiner les épaves rejetées par les flots?

Ah! quel soulagement j'ai éprouvé. Combien mon cœur s'est dégonflé. Je l'ai revue, oui, ma belle armée, marchant au pas, alignée comme une muraille; sa tenue était simple, mais digne et sévère. Je fais grâce au lecteur de l'énumération des corps de troupes qui ont défilé devant le chef du pouvoir exécutif, sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon. M. Thiers était heureux, il jouissait d'un triomphe bien mérité.

Chaque régiment a été chaudement acclamé devant les tribunes, et surtout par les représentants de la nation, qui étaient tous là pour remercier l'armée de son dévouement et de son abnégation.

Nos baïonnettes étaient nombreuses, nos canons



L'ARMÉE LIBÉRATRICE. — Grande revue de l'armée de Paris, en présence de M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, et de l'Assemblée nationale, à l'hippodrome de Longchamps. — (Dessin d'après nature, par M. LIX.)

ne manquaient pas; enfin la cavalerie à son tour recueillait les braves, et les nobles débris de Reichshoffen, les preux cuirassiers qui terminaient le défilé ont enthousiasmé la foule.

Si quelques-uns de nos vainqueurs d'hier se sont glissés dans les masses, ce dont je ne doute pas, ils ont été bien convaincus, qu'après la tourmente nos troupes savent marcher au pas et obéir à leurs chefs, que nos forges peuvent fondre des canons, que nos campagnes regorgent de chevaux, et que la France trouve encore des milliards dans son sein pour entretenir ses soldats et maintenir son crédit dans le monde entier.

La revue terminée, les digues se sont rompues, et la foule s'est précipitée sur les tribunes pour acclamer notre glorieux maréchal, et M. Thiers, le sauveur de la France.

L. DE NABAT.

SOUVENIRS DE LA COMMUNE

LE MOT DE LA FIN

Un bataillon fédéré, revenant du fort d'Issy, descendait le boulevard Saint-Michel. Ses hommes, harassés, mécontents, jetaient en passant un regard soupçonneux sur les badauds qui bordaient le trottoir. Et comme ceux-ci criaient : *Vive la République!*

— C'est pas ça, fit un fédéré, criant plus fort que les autres... c'est pas ça! Criez plutôt : *Vive la capitale!*

M^{lle} AGAR

M^{lle} Agar parut aux Tuileries sous la Commune, elle y dit même des vers, ce qu'on a généralement désapprouvé. Mais on ignore beaucoup plus la justification qu'elle a présentée dans une lettre fort digne adressée aux journaux qui l'avaient attaquée : « Je suis la cigale, disait-elle, je chante partout, mais je chante surtout pour venir en aide aux pauvres, quels qu'ils soient. »

M^{lle} Agar eut la folle idée d'apprivoiser des tigres; elle voulut sauver l'archevêque de Paris, elle n'y réussit pas.

Mais elle a pu, du moins, et il lui en faut tenir compte, préserver le Théâtre-Français de l'incendie et du pillage.

Le directeur, M. Edouard Thierry, l'en a complimentée publiquement et l'a remerciée au nom de tout le personnel du théâtre.

LA PERSIENNE EN PIERRE DE TAILLE.

Sait-on que Charrière, le célèbre fabricant d'instruments de chirurgie, faillit être fusillé en compagnie de son gérant et d'un de ses principaux commis?

Une barricade était tout près.

— Ouvrez les persiennes, ou gare aux coups de fusil! crient les gardes avinés.

Les persiennes s'ouvrent, mais une seule s'obstine à rester fermée dans la maison Charrière.

Les gardes injurient et menacent les habitants de la maison.

La concierge a beau expliquer que cette persienne fermée n'en est pas une, mais bien une peinture appliquée directement sur la pierre de taille.

Les fédérés ne veulent rien entendre.

— Puisque vous ne voulez pas ouvrir la persienne, répondent-ils, nous allons fouiller la cassine et fusiller tous les hommes que nous y trouverons.

Sans l'attaque de la barricade, l'affaire eût tourné au tragique.

LES CONCIERGES

En servant la Commune, quelques-uns ont fait du mal, mais beaucoup ont fait leur devoir, l'ont fait presque héroïquement, car ils risquaient leur vie sans espoir de compensation.

Les concierges des grandes administrations surtout se sont presque tous bien comportés.

L'École des Beaux-Arts était occupée, dans la

journee de mercredi, par trois compagnies. Le danger était proche.

— Il n'y a pas de danger d'être cernés dans cette cour? dit un capitaine au concierge.

— Oh! pas du tout, fit celui-ci.

Néanmoins, il fut contraint par les fédérés de monter sur les toits et de faire fonctions de vigie.

— Sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

— Rien! rien! leur répondait-il.

Et cependant il voyait percer le mur; dix minutes après, la garnison fédérée était prise.

LE PARTAGE DES DÉPOUILLES

C'était le mardi 23 mai, trois heures étaient sonnées; l'armée de Versailles était à Paris, les grands de la Commune étaient en train de faire leurs paquets; pendant que les imbéciles allaient se faire tuer pour eux, ils se pressaient dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, qu'ils avaient décorée du titre de ministère des fiances, et qui portait encore l'indication de l'ancienne administration : Bureau 8. Ils étaient autour d'une grande table chargée de sacs de numéraire et de liasses de billets de banque.

On liquidait l'affaire; on faisait la part de chacun.

Cette scène touchante fut interrompue par l'entrée timide d'un tout petit homme, vêtu en simple garde, qui, errant depuis deux heures dans le palais communal, rudoyé partout, chassé de bureaux en bureaux, avait été enfin adressé à ce qu'on appelait bureau central des finances.

Ce malheureux était tailleur; il avait confectionné des uniformes pour le compte de la Commune; depuis huit jours, il demandait à être payé sans pouvoir l'être; il venait aussi réclamer le salaire dû à de malheureuses ouvrières. Il dit ses doléances, montra les papiers dont il était porteur.

D'abord on ne lui répondit rien, tant la stupeur avait été grande parmi les présents.

Enfin quelqu'un dit d'une voix étranglée :

— C'est un Versaillais!

Et on prit le petit tailleur à la gorge en le battant comme plâtre.

C'est ainsi que le pauvre homme, à demi mort, fut traîné à la porte, qui se referma derrière lui, en même temps qu'une voix étrange précipitait sa fuite en criant dans le couloir : *Fusillez-le!*

Néanmoins, le tailleur est encore en vie; mais il dit à qui veut l'entendre qu'il l'a échappé belle.

Ce tailleur, nous le connaissons, et nous pourrions, au besoin, donner son adresse.

COMMENT ON PREND UNE BARRICADE

Dans la rue du Havre, on attendait les Versaillais; — les uns espéraient, les autres craignaient. On entendit tout à coup quelques coups de feu. Un de nos amis qui, sans se montrer, regardait par sa fenêtre du quatrième étage, s'aperçut que les défenseurs de la plus proche barricade étaient fort inquiets et fort émus de ces détonations. Il lui prit alors l'idée de crier d'une voix stridente : *Vite! vite!*

A ces mots, qui leur semblèrent un avertissement du ciel, nos fédérés s'enfuirent à toutes jambes.

Les troupes n'arrivèrent que deux heures plus tard, mais la barricade n'avait pas été réoccupée.

LA CARTE

L'attaque de Paris a été conçue et exécutée avec une précision merveilleuse. Tout était prévu, tout était connu d'avance, et cette fois on avait des cartes.

En voici une preuve :

Un détachement de la ligne entre de nuit dans une maison de la rue de Lille.

— Est-ce bien ici le n° 38? demande l'officier au concierge.

Sur l'assurance qui lui est donnée, il consulte son plan et commande à ses sapeurs de faire une large brèche au mur du jardin.

Dix minutes après, une barricade était prise...

LE MARGUILLIER DE L'ÎLE SAINT-LOUIS

Aux premiers jours de la Commune, les bataillons de Belleville et de Ménilmontant prétendaient

seuls garder en maîtres tous les autres quartiers. C'est ainsi qu'un bataillon de Belleville vint un soir, sans aucun ordre supérieur occuper l'île Saint-Louis; il voulait chasser le curé et les prêtres de l'église et du presbytère, s'emparer des vases précieux et mettre à la porte deux cents jeunes filles d'un orphelinat dirigé par les sœurs. C'était au mois de mars, des femmes se rendaient à l'office du soir, elles furent injuriées et renvoyées avec des mots infâmes.

Le curé pleurait, les sœurs pleuraient, les femmes gémissaient.

Enfin, un commerçant, un brave marguillier même, que je croyais auparavant fort peu énergique, se souvint qu'il avait autrefois obligé un jeune homme, qui était quelque chose dans la Commune.

— Je vais essayer de vous sauver, dit-il au curé, mais je ne suis pas sûr de réussir, et, de plus, je cours quelque danger.

Le curé lui embrassa les mains; sa femme, loin de le retenir, l'engagea à tout tenter.

Le marguillier court à l'Hôtel-de-Ville!

C'est un père de famille, il est âgé, sa mise est peu soignée, de longs cheveux blancs tombent sur ses épaules, sa figure est austère, il ressemble assez à un vieux philosophe.

Il arrive à la première barricade d'avancée, derrière la Commune. — Le citoyen Asperge? dit-il, à un sergent qu'il avise.

Car c'est de ce nom ridicule que s'appelle l'espoir de l'île Saint-Louis.

— On ne passe pas.

— Bien, mais voici ma carte sur laquelle j'écris quelques mots, il s'agit d'une affaire grave, portez-la de suite et que *ça ne traîne pas!* ajoute-t-il en élevant la voix d'un air d'autorité.

— C'est bon, on y va, réplique le sergent intimidé de tant d'aplomb, pas besoin de crier si fort...

Dix minutes après, le sous-officier fédéré revient chercher notre homme et l'introduit à l'Hôtel-de-Ville.

— Hélas! je ne suis rien ici, lui dit le citoyen Asperge en le recevant fort bien, je suis un secrétaire, un écrivassier, je n'ai aucune influence.

— Mais vous avez pourtant des amis dans la Commune.

— Oui, je connais beaucoup Raoul Rigault, mais comment lui recommander votre curé? C'est impossible.

— Si vous connaissez Raoul Rigault, dit le marguillier, cela suffit, faites-moi une lettre d'introduction auprès de lui, je me charge du reste.

— Mais votre curé?

— Vous n'en parlerez pas, recommandez-moi seulement comme un brave homme, un bon citoyen, soyez tranquille, je ne vous compromettrai point.

La lettre fut écrite, et l'ambassadeur de l'île Saint-Louis s'en fut à la préfecture de police.

Raoul Rigault était absent; il fut reçu par un gamin de 18 à 19 ans; c'était Ferré; il cause; Ferré est enchanté de lui, et lui offre un cigare.

Enfin survient le haut fonctionnaire de la Commune; l'habitant de l'île présente sa lettre : — Citoyen, je désire un entretien particulier pour un intérêt puissant.

Cependant Rigault le regarde longuement, lit et continue à le regarder.

— Venez, dit-il, en ouvrant la porte et continuant toujours à le tenir en arrêt sous son œil.

Rigault voyait partout des sergents de ville et des espions, c'était la préoccupation de tous ses instants.

— Eh bien, voyons, dites, fit-il brusquement.

— Citoyen, répond le marguillier, le verbe haut, la mine assurée, vous perdez la République. Comment se fait-il que des bataillons de Belleville osent envahir nos quartiers? Ne sommes-nous pas de bons républicains? Ne pouvons-nous nous garder nous-mêmes? Ce sont ces méfiances, ces préférences qui jettent la désaffection dans la population.

Oui, Belleville a envahi l'île Saint-Louis, Belleville vient insulter nos femmes et nos enfants, Belleville vient nous déclarer en suspicion, nous habitants de l'île Saint-Louis, nous, bons républicains, Belleville parle de chasser 200 orphelines d'un établissement de notre quartier — il y a des sœurs directrices, c'est vrai, mais que nous font les sœurs, à nous autres?

Elles ou d'autres qu'importe? mais les orphelines sont des orphelines.

Ce que nous voulons, ce que nous exigeons, c'est le droit de nous garder, de nous défendre nous-mêmes.

Ce que nous voulons, ce que nous exigeons, c'est l'égalité pour nous comme pour les autres. Pas de suspicion, pas d'intervention!

— C'est bon! répliqua Rigault; voulez-vous du feu pour rallumer votre cigare?... Nous allons voir. Dites-moi, qui a envoyé ce bataillon de Belleville?... quels ordres?...
Et il feuilletait des papiers.

— Effectivement, ajouta-t-il, après avoir compulsé, les Bellevillois sont venus d'eux-mêmes. Je vais les renvoyer, et dorénavant vous vous garderez vous-mêmes. Je vais en prendre note; de sorte que, moi parti de la préfecture, vous ne soyez plus tourmentés.

Il appela un sergent et congédia son visiteur, en le faisant accompagner de cet homme, auquel il avait donné des instructions.

Le sous-officier ne dit pas un mot et suivit docilement le marguillier à l'île Saint-Louis.

Ils trouvèrent le bataillon à moitié gris couché dans l'église.

— Qu'est-ce que vous f.... là? dit le sergent. Par quel ordre?...
— Il n'y a pas besoin d'ordres pour venir chasser la prêtraille, répliqua un capitaine.

— C'est possible, mais la Commune vous dit de vous en aller, ou dans une heure on vous fait enlever par un régiment. Ainsi, f.... moi le camp et plus vite que ça.

L'île Saint-Louis ne fut plus dès lors inquiétée. Rigault l'avait prise sous sa protection; il poussa même la précaution jusqu'à faire mettre dans le *Père Duchêne* l'entreffilet suivant :

« Après tout, les gens de l'île Saint-Louis sont de bonnes crapules. »

Belleville se le tint pour dit.

C'est ainsi que Raoul Rigault, qui, comme je l'ai dit ailleurs, la veille du jour où il fut fusillé, se vantait d'avoir fait passer douze moines par les armes, et disait que rien n'était aussi amusant que la fusillade des gens d'église, a sauvé un curé, des prêtres et des sœurs... sans le savoir.

HIPPOLYTE DE VIVÉS.

THÉÂTRES

BEAUMARCHAIS : Reprise de *Rocambole*. Ponson du Terrail.

Rocambole! Eh oui! il s'est trouvé un théâtre pour se souvenir de *Rocambole!* A l'heure où nous sommes, après les événements qui viennent de se passer! Et pourquoi pas? Ce *Rocambole* a tenu une place immense, il y a quelques années, dans la vie de Paris, c'est-à-dire dans ses plaisirs, qui sont la partie la plus considérable de sa vie. Et c'est toute une histoire à écrire maintenant que l'histoire de *Rocambole*, en même temps que celle de son auteur, à qui elle est liée si étroitement et si caractéristiquement. *Rocambole* a été, en effet, la création souveraine de Ponson du Terrail, qui s'est répandu en tant de petites créations, le point culminant de sa réputation, qui jusqu'alors était assise sur une infinité de modestes monticules, le but suprême de ses efforts, à ce qu'on est en droit de supposer par l'examen des productions qui l'avaient précédé et de celles qui l'ont suivi.

On aurait tort de refuser à Ponson du Terrail une certaine vocation et de croire qu'il se fit romancier comme il se serait fait architecte ou marin. Pour être de seconde main et de reflet, son imagination n'en existe pas moins, étourdie, désordonnée, aveugle, mais confiante. Confiante surtout! confiante dans les hasards de la plume, dans le lendemain, dans n'importe quoi. Cette assurance juvénile poussée jusqu'aux limites les plus audacieuses, a été pour les trois quarts dans son succès. Il y avait en lui quelque chose du danseur de corde sans balancier. On s'attendait du jour au lendemain à le voir se rompre le cou.

Ce *Rocambole*, par exemple! Vous souvient-il de l'apparition de *Rocambole*, de ses transformations, de ses opérations, de ses gesticulations, de ses inhumations, et principalement de ses résurrections? Le public de ces lectures adopta tout de suite ce nouveau héros, épave des *Mystères de Paris*, Rastignac du bague, Monte-Christo des carrières d'Amérique, Gavroche grandi. *Rocambole* fit fureur; au bout d'un an il n'était pas usé; l'auteur qui l'avait condamné à mort dut surseoir à son exécution. A tout prendre, ce *Rocambole* était un plaisant drôle expert à tous les crimes et prompt à tous les travestissements, échappant à tous les naufrages, passant à travers tous les incendies, se relevant de tous les duels, un Protée de la force de trois cent-soixante-cinq feuillets. En présence de l'engouement général, Ponson ne se fit pas trop prier pour publier *le dernier mot de Rocambole*. Mais à la fin de ce nouveau bail, il fut impitoyable et il coucha bel et bien son héros dans la tombe. Vlan!

Tout semblait bien fini. Mais voyez l'inattendu : *Rocambole* était devenu insensiblement indispensable à une classe de Parisiens, et surtout de Parisiennes, indispensable comme le café au lait et le mélécassis. « Prolongez les jours de Clarisse Harlowe! » écrivaient les belles dames de Londres à Richardson. « Ressuscitez *Rocambole!* » criaient les portières de Paris à Ponson du Terrail, et même des locataires. Le digne garçon ne savait auxquelles entendre. On le harcela tellement qu'il ressuscita son héros. A ce moment, tout Paris fut amusé des cris de paon poussés par le directeur du journal qui avait acheté la vie et la mort de *Rocambole*, et qui ne pouvait s'accoutumer à l'idée de le voir reparaitre dans un autre journal.

Ce que devint *Rocambole* à partir de ce moment, informez-vous-en auprès de ceux qui l'ont suivi dans toutes ses équipées. On m'a dit que chaque feuilleton nouveau était un défi porté à l'impossible. Les badauds s'écriaient quotidiennement : « Comment sortira-t-il de là! » Eh! bonnes gens, que vous étiez naïfs de vous inquiéter pour si peu! Ponson en sortait toujours; il est vrai d'ajouter qu'il n'y allait pas de main morte, et que tout moyen lui était bon. A son commandement, les personnages sortaient de dessous terre ou s'y enfonçaient comme dans les fêtes.

Je sais ce que vous allez dire : tout cela laisse les lettrés à peu près indifférents, ainsi que les délicats. D'accord. Cependant j'ai rencontré des hommes distingués avouer en souriant qu'ils se délassaient à regarder ces tours de force, et des femmes d'élite convenir de l'intérêt qu'elles prenaient à ces aventures vertigineuses. D'ailleurs, Ponson du Terrail était le premier à faire bon marché de sa valeur. Il avait renoncé, dès le point du départ, aux suffrages élevés, il n'en voulait qu'à la foule et pas du tout à l'Institut. A qui compte ses lecteurs par centaines de mille, qu'importe l'opinion de quarante bons hommes assoupis dans quarante fauteuils! Il ne tirait vanité que de sa rapidité d'exécution et de ses facultés de travailleur. Elles étaient prodigieuses, en effet. Qui de nous ne l'a vu sur le coin d'une table de rédaction écrire son feuilleton en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire, semblable à ces montres marseillaises qui abattent leur heure en quarante-cinq minutes?

Il n'avait pas atteint du premier coup à son but; il lui avait fallu façonner son public, le créer presque. Mais Ponson était tenace.

Il s'obstina, écrivit partout, se fit adopter, et, finalement, s'imposa. Les libraires d'autrefois demandaient du Saint-Evremond, ceux d'à présent moins difficiles, demandaient du Ponson du Terrail. Il leur en donna, leur en prodigua, jusqu'à la fin de sa vie, trop tôt terminée. Il vécut vite, travailla vite, mourut vite.

Son drame de *Rocambole*, dernière incarnation de son héros favori, et son unique manifestation au théâtre, rappelle aujourd'hui la foule à Beaumarchais. C'est encore un convoi.

CHARLES MONSELET.

LA TEUTONIA

Comme leurs pères d'Aboukir et de Trafalgar, nos pauvres prisonniers de Sedan et de Metz ont eu à gémir sur les pontons de l'ennemi. Ils auront également à raconter ces sinistres légendes que créent les brouillards des mers septentrionales, et Hambourg, désormais, n'aura plus rien à envier à Plymouth.

C'est à Hambourg, dans ce riche port du commerce allemand, respecté on ne sait trop pourquoi par les canons de notre flotte, qu'une partie de l'armée du Rhin a été envoyée pour y subir la captivité que lui imposaient les hasards de la guerre. C'est sur un lourd navire, aux flancs pansus, la *Teutonia*, qu'ont été exilés pendant l'hiver dernier nos héroïques vaincus. Parqués dans cet îlot de bois flottant, loin de la patrie et séparés du reste du monde, nos soldats ont subi les vives morsures des froids de la mer du Nord. Sous leurs uniformes, par la défaite usés, ils ont grelotté à sans que la pitié allemande s'en soit trop émue. Les récits que nous font, en revenant de dessus les pontons prussiens, ces victimes d'une guerre insensée, ne sont pas assez à l'honneur de nos voisins pour que nos vellétés de cosmopolitisme fraternel étouffent en nous tout sentiment de revanche. Nos soldats ont trop souffert en Allemagne. Voudrions-nous oublier, qu'ils s'en souviendraient, eux. La blessure a été trop profonde, et la légende des douleurs éprouvées sur le ponton la *Teutonia* restera trop vivace. Que les Allemands, que les Hambourgeois en prennent leur parti.

MAXIME VAUVERT.

ISSY

Les étymologistes prétendent, et nous ne sommes pas assez savant pour les contredire, que le nom d'Issy, donné au village situé entre Vanves et Montrouge, dérive incontestablement d'Isis, la déesse aux mystères.

Les archéologues vont jusqu'à assurer qu'*Isiacum*, bien avant la domination romaine, renfermait un sanctuaire où se célébrait le culte de cette divinité égyptienne.

Nos renseignements ne remontent pas à si haute source. Nous ne pouvons rien affirmer de positif sur tout ce qui touche à l'antiquité sacrée du pays si cher à Marguerite de Valois, qui y possédait un château princier. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'Issy semble avoir été prédestiné à l'occupation religieuse.

La terre d'Issy appartenait, dans les premiers temps de la monarchie française, à Childebert. Ce monarque en donna une partie à l'église Saint-Vincent, de Paris. Plus tard, Hugues Capet et Robert firent don du reste à diverses abbayes.

C'est à Issy qu'eurent lieu, en 1659, les fameuses conférences où se fit entendre la grande voix de Bossuet, et dans lesquelles furent examinées les doctrines peu ultramontaines de Fénelon.

Le cardinal Fleury avait à Issy une propriété où il mourut en 1743. Saint-Sulpice y avait et y a encore une succursale du grand séminaire, où l'on remarque une chapelle bâtie sur le modèle de celle de Lorette en Italie.

On voit encore à Issy le nouvel hospice des Ménages, construit par l'assistance publique, en remplacement de l'établissement insuffisant de la rue de Sèvres, et dans lequel le soin des vieillards est confié à une corporation religieuse de sœurs hospitalières.

Un seul souvenir tranche sur l'histoire religieuse du village d'Issy; c'est celui qui nous rappelle que c'est en cet endroit que fut représenté, en 1659, le premier opéra français joué sur une scène française.

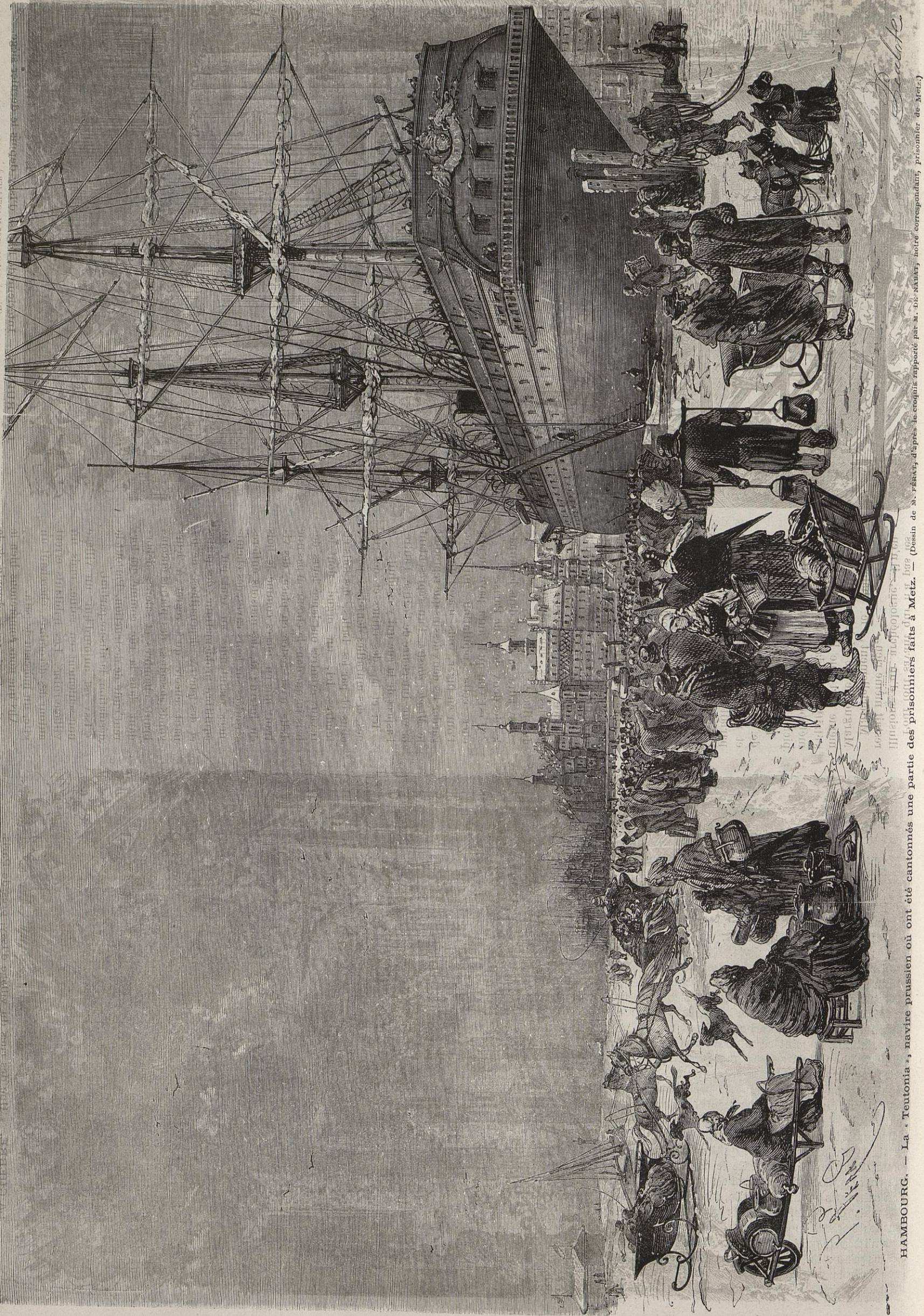
Mais on peut bien pardonner à Issy cette incartade artistique en faveur de tant d'œuvres pies dont il a été le théâtre.

De l'*Isiacum* du temps des Romains, il restait bien peu de chose.

(D'après un dessin de M. de NABAY, notre correspondant, prisonnier de Metz.)

(D'après un dessin de M. de NABAY, notre correspondant, prisonnier de Metz.)

(D'après un dessin de M. de NABAY, notre correspondant, prisonnier de Metz.)



HAMBOURG. — La « Teutonia », navire prussien où ont été cantonnés une partie des prisonniers faits à Metz. — (Dessin de M. de NABAY, d'après le croquis rapporté par M. DE NABAY, notre correspondant, prisonnier de Metz.)

Pour tout savoir qui n'a pas les

96 Pour tout savoir qui n'a pas les illusions d'un archéologue, il n'en restait même rien.

Matériellement, le château de Marguerite de Valois avait eu le même sort que le temple d'Isis, et s'était fondu dans les nivellements méthodiques du séminaire saint-sulpicien.

De Childebert, d'Hugues Capet, de Robert, de Bossuet, de Fénelon et même du cardinal Fleury, on ne parlait que pour mémoire.

Nos derniers temps n'étaient plus aux souvenances historiques et religieuses, et Issy, avec son fort, était simplement devenu un point stratégique.

Sous le siège, Issy a fait parler de lui, mais sous la Commune et dans la lutte que celle-ci a soutenue contre Versailles, son importance a été capitale. Issy a été bombardé, d'abord par les Prussiens, ensuite par l'armée française. On s'est battu dans les rues, dans chaque maison du village.

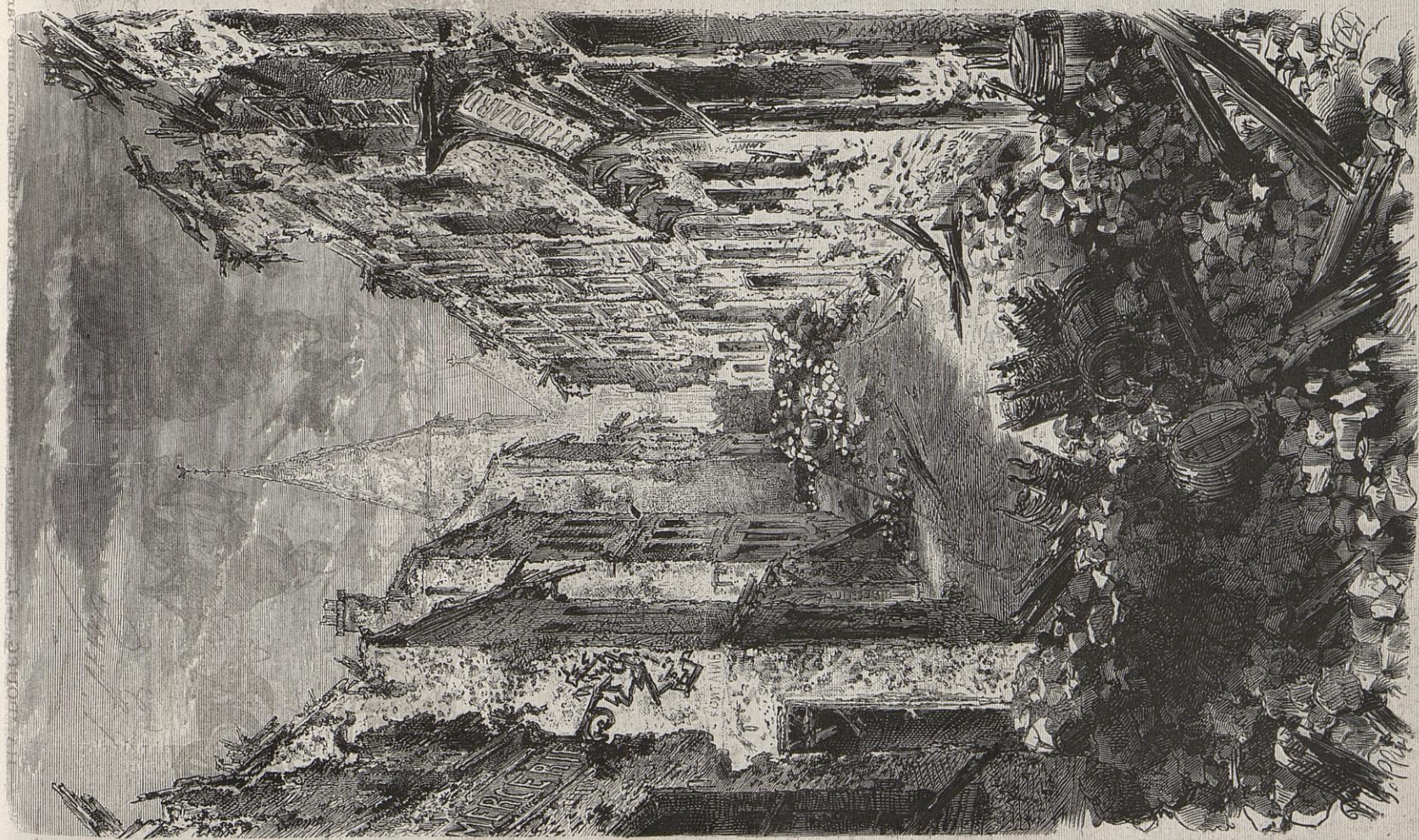
Issy aura sa place dans les annales des deux sièges de Paris.

Il est vrai qu'il aura payé un peu cher cette réputation militaire. Pour en juger, vous n'avez qu'à regarder les deux dessins que reproduit le *Monde illustré*, l'un représentant la vue intérieure de l'église, l'autre, l'aspect de la rue qui y conduit.

Ici et là, des ruines et des ruines, des murailles dentelées par les obus et par les balles, des toits effondrés. Ici, un orgue dont les tuyaux éventrés ont lancé leurs débris jusque dans le chœur où pas une dalle n'est restée en place, des bois trausés en pièces comme le bois du lutrin; là, des maisons entières écroulées sur leurs caves, des cheminées maintenues au vent par un équilibre problématique, des portes et des fenêtres dépenaillées, ne tenant encore qu'à regret à leurs gonds descellés, des plâtras encombrant chambres et salons, débordant dans la rue comme un torrent enflé de destruction. Partout la désolation, la misère partout.

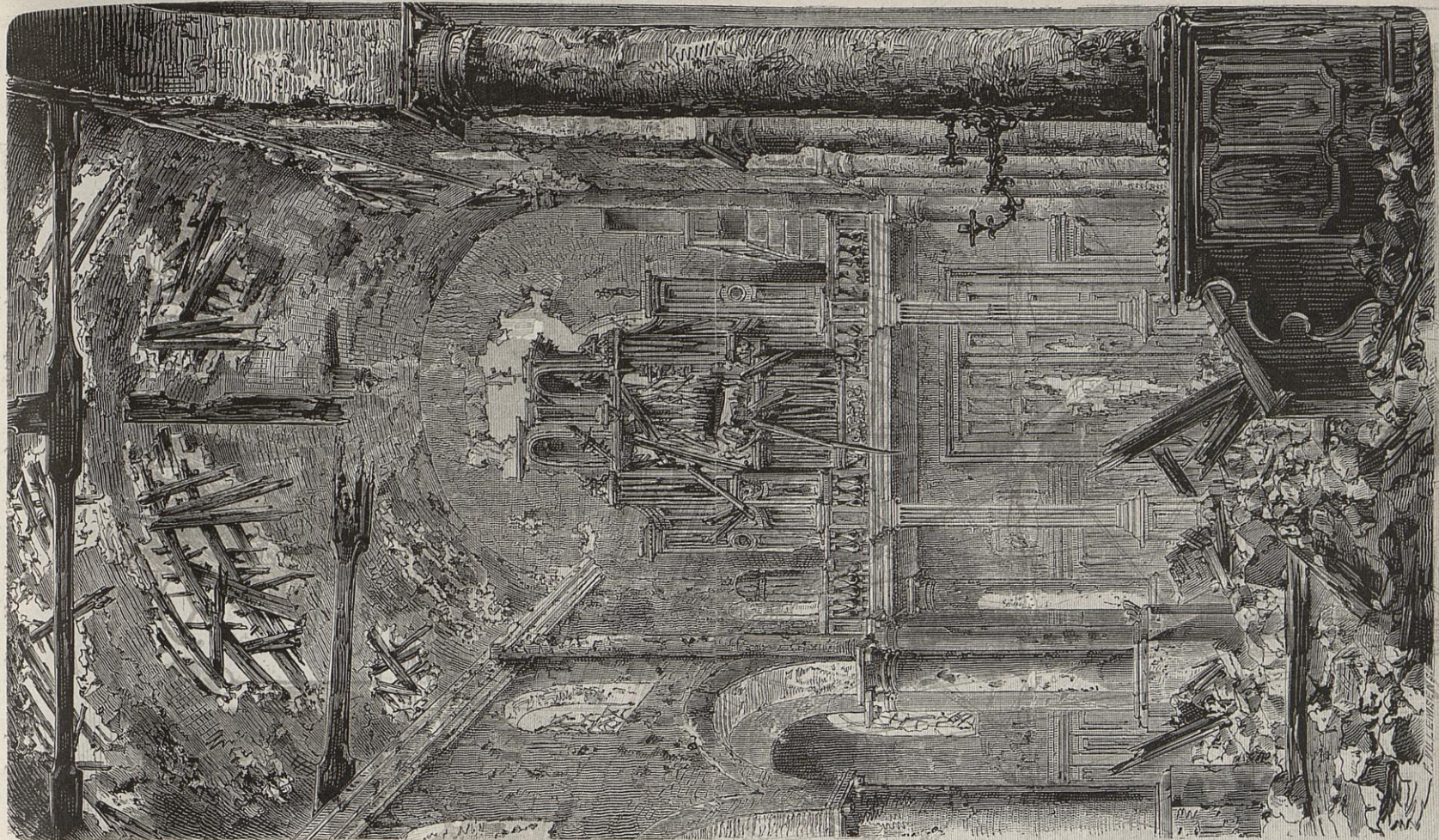
Issy est aujourd'hui un village non-seulement en ruine, mais un village ruiné. Les habitants errent autour des décombres, cherchant un gîte, un morceau de pain.

Ah! que nous comprenons bien le sentiment qui, au lendemain de la



LA GUERRE. — Une des rues du village d'Issy, près de Paris.

(D'après nature, par M. SELLIER.)



LES RUINES. — Intérieur de l'église d'Issy depuis le dernier siège.

(D'après nature, par M. SELLIER.)

revue passée à Longchamps, a amené la maréchale de Mac-Mahon à Issy pour distribuer, associant sa fille à cette bonne œuvre, des vêtements et des secours à cette population si rudement éprouvée par la guerre prussienne et la guerre civile.

Pendant que le maréchal, vainqueur de Paris insurgé, présentait aux élus de la nation l'armée qui venait de sauver le pays, sa digne femme, prise au cœur de cette pitié qui engendre les grandes charités, distribuait aux pauvres victimes de nos discordes internationales et civiles les choses les plus indispensables à notre malheureuse existence, rendues encore plus indispensables aux pauvres d'Issy qui se trouvent aujourd'hui sans feu ni lieu.

Devant tant de misères, il faut du courage à la charité pour entreprendre son œuvre de réparation, mais dans ce cas, plus que dans tout autre :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

MAXIME VAUVERT.

PROMENADES ET INTÉRIEURS

I

Avant les Prussiens et la guerre civile,
Lorsque j'avais flâné deux heures par la ville,
Le soir, ma porte close et mes rideaux fermés,
J'accommodais ma glane en dizains bien rimés :
Pêves que j'avais faites, choses que j'avais vues.
Or, quoique de présent intérêt dépourvues,
Ces rimes, les voici, lecteur, si tu veux bien.
Ne dis pas qu'il faut être avant tout citoyen
Et que la question politique est urgente ;
Car cela ne fait pas de mal qu'un oiseau chante !

II

L'école. Des murs blancs, des gradins noirs, et puis
Un Christ en bois orné de deux rameaux de buis.
La sœur de charité, rose sous sa cornette,
Fait la classe, tenant sous son regard honnête,
Vingt fillettes du peuple en simple bonnet rond.
La bonne sœur ! Jamais on ne lit sur son front
L'ennui de répéter des choses cent fois dites ;
Et, sur le premier banc, où sont les plus petites,
Elle ne veut pas voir tous les yeux épier
Un hanneton captif marchand sur du papier.

III

En province, l'été. Le salon Louis seize
S'ouvre sur un jardin correct, à la française :
Des ormeaux ébranchés, deux cygnes, un bassin.
Une petite fille assise au clavecin,
Joue, en frappant très-clair les touches un peu dures,
Un andante d'Haydn plein d'appogiatures.
Et le grand père, un vieux en ailes de pigeon,
Se rappelle, installé dans son fauteuil de jonc,
Le temps où, beau chasseur, il courait la lièvre,
Et marque la mesure avec sa tabatière.

IV

Depuis que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil, attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie
Et la vieille maman prend sa peine en douceur.
Mais l'épicière d'en face est un libre-penseur
Et songe : — Peut-on croire à de telles grimaces ?
Les superstitions abrutissent les masses.

V

N'est-ce pas ? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire
Dans un vieil évêché de province, très-loin,
Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin,
Un confessionnal recherché des dévotes.
On recevrait des fruits glacés et des compotes ;
On serait latiniste et gourmand achevé ;
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,
On viendrait tous les jours, une heure, à Notre-Dame,
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

VI

Il a neigé la veille, et tout le jour il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle

Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc
Sont comme ouatés, et dans le jardin tout est blanc.
Le grésil a figé la nature et les branches
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.
Mais regardez. Voici le coucher du soleil.
A l'occident plus clair court un sillon vermeil.
Sa soudaine lueur, féérique, nous arrose
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

VII

De la rue on entend sa plaintive chanson.
Pâle et rousse, le teint plein de taches de son,
Elle coud, de profil, assise à sa fenêtre.
Très-sage et sachant bien qu'elle est laide peut-être,
Elle a son dé d'argent pour unique bijou.
Sa chambre est nue, avec des meubles d'acajou.
Elle gagne deux francs, fait de la lingerie
Et jette un sou quand vient l'orgue de Barbarie.
Tous les voisins lui font leur bonjour le plus gai
Qui leur vaut son petit sou ire fatigué.

VIII

Dans ces bals qu'en hiver les mères de famille
Donnent à des bourgeois pour marier leur fille,
En faisant circuler assez souvent, pas trop,
Les petits fours avec les verres de sirop,
Presque toujours la plus jolie et la mieux mise,
Celle qui plaît et montre une grâce permise,
Est sans dot — voulez-vous en tenir le pari ? —
Et ne trouvera pas, pauvre enfant, un mari.
Et son père, officier en retraite, pas riche,
Dans un coin, fait son wish à quatre sous la fiche.

IX

Comme à cinq ans on est une grande personne
On lui disait parfois : — prends ton frère, mignonne.
Et, fière, elle portait dans ses bras le bébé.
Quels soins alors ! L'enfant n'était jamais tombé.
Très-grave, elle jouait à la petite mère.
Hélas ! le nouveau-né fut un ange éphémère ;
On prit sur son berceau mesure d'un cercueil,
Et la sœur de cinq ans a des habits de deuil,
Ne parle ni ne joue, et, très-précoce née,
Se dit : — Je n'aime plus maintenant ma poupée.

X

Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,
D'une ville très-calme et sans chemin de fer.
Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,
Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable.
On se dirait tout bas, comme un mignon péché,
Un quatrain très-mordant que j'aurais décoché.
Là, je conserverais de vagues hypothèques.
On voudrait mon avis pour les bibliothèques,
Et j'y rétablirais, disciple consolé,
Nos maîtres, Esménard, Lebrun, Chénédollé.

XI

Vous êtes dans le vrai, canotiers, calicots !
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots
Vous partez, le dimanche, et remplissez les gares
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,
Et pour être charman s et faire votre cour,
Vous savez imiter les cris de basse cour.
Vous avez la gaité peinte sur la figure.
Pour vous, le soir qui vient c'est la tonnelle obscure
Où, bruyants et grivois, vous prenez le repas ;
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

XII

Assis, les pieds pendants, sous l'arche du vieux pont,
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,
Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles ;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe : — Il est midi.

XIII

Malgré ses soixante ans, le joyeux invalide
Sur sa jambe de bois est encore solide.
Quand il touche l'argent de sa croix, un beau soir,
Il s'en va, son repas serré dans un mouchoir,
Et vers le Champ-de-Mars, entraîne à la barrière
Un conserit, le bonnet de police en arrière ;
Et là, plein d'abandon, vers le pousse-café,
Son bâton à la main, le bonhomme échauffé
Conte au jeune soldat et lui rend saisissable
La bataille d'Isly qu'il trace sur le sable.

XIV

Sur un trottoir désert du faubourg Saint-Germain,
Près d'un discret abbé qui lui donne la main,
Le marquis de douze ans vient de la messe basse.
En noir, en grand col blanc, timide et fier, il passe,
Mais chétif, et pâli par un sang trop ancien ;
Et nul ne porte un nom plus fameux que le sien,
Il rentre. C'est le jour de sa leçon d'histoire ;
Et le prêtre médite une ruse oratoire
Pour dire au noble enfant, en des termes adroits,
Ce que fut son aïeul, mignon de Henri trois.

XV

Elle sait que l'attente est un cruel supplice,
Qu'il doit souffrir déjà, qu'il faut qu'elle accomplisse
Le serment qu'elle a fait d'être là vers midi.
Mais, parmi les parfums du boudoir attiédi,
Elle s'est attardée à finir sa toilette,
Et, devant le miroir charmé qui la reflète,
Elle s'impatiente à boutonner son gant ;
Et rien n'est plus joli que le geste élégant
De la petite main qui travail le, et, mutine,
Elle rappe le sol du bout de sa bottine.

XVI

De même que Rousseau jadis fondait en pleurs
A ces seuls mots : — Voilà de la verveine en fleurs,
Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire.
Un rien, l'heure qu'il est, l'état de l'atmosphère,
Un battement de cœur, un parfum retrouvé,
Me rendent un bonheur autrefois épruvé.
C'est fugitif, pourtant la minute est exquise.
Et c'est pourquoi je suis très-heureux à ma guise
Lorsque, dans le quartier que je sais, je puis voir
Un calme ciel d'octobre, à cinq heures du soir.

XVII

Le printemps est charmant dans le jardin des Plantes.
Les cris des animaux, les odeurs violentes
Des arbres et des fleurs exotiques dans l'air,
Cette création, sous un ciel pur et clair,
Tout cela fait penser au Paradis terrestre ;
Et tout en écoutant, sous un sapin alpestre,
Le grondement profond des lions en courroux,
On regarde, devant les naïfs tourlourous,
Tendant la trompe, avec ses airs de gros espiègle,
L'éléphant engloutir les nombreux pains de seigle.

XVIII

En plein soleil, le long du chemin de halage,
Quatre porcherons blancs, vigoureux attelage,
Tirent péniblement, en butant du sabot,
Le lourd bateau qui fend l'onde de l'étambot.
Près d'eux, un charretier ma che dans la poussière.
La main au gouvernail, sur le pont, à l'arrière,
N'écoutant pas claquer le brutal fouet de cuir,
Et regardant la rive et les nuages fuir,
Fume le marinier, sans se fouler la rate ;
— Le peuple et le tyran, me dit un démocrate.

XIX

Près du rail où souvent passe comme un éclair
Le convoi furieux et son cheval de fer,
Tranquille, l'aiguilleur vit dans sa maisonnette.
Par la fenêtre on voit l'intérieur bonnête,
Tel que le voyageur fiévreux doit l'enfer.
C'est la femme souvent qui se tient au levier,
Portant sur un seul bras son enfant qui l'embrasse.
Jetant son sifflement atroce, le train passe
Devant l'humble logis qui tressaille au fracas,
Et le petit enfant ne se dérange pas.

XX

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche.
A l'horizon il va plonger dans un moment.
Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement
Dans les taillis déserts de la forêt muette ;
E là-bas, cheminant, la noire silhouette,
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

XXI

Hier, sur une grand'route où j'ai passé près d'eux,
Les jeunes sourds-muets s'en allaient deux par deux,
Sérieux, se montrant les mains toujours actives.
Un instant j'observai leurs mines attentives
Et j'écoutai le bruit que faisaient leurs souliers.
Je restai seul. La brise en haut des peupliers

Murmurait doucement un long frisson de fête;
Chaque buisson jetait un trille de fauvette
Et les grillons joyeux chantaient dans les buets.
Je pe serai souven aux pauvres sourds-muets.

XXII

Comme le champ de foire est désert, la baraque
N'est pas ouverte et, sur son perchoir, le macaque
Cligne ses yeux méchants et grignote une noix
Entre la grosse caisse et le chapeau chinois;
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,
Soulevant déceintement ses jupons un peu courts,
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

XXIII

J'écris ces vers, ainsi qu'on fait des cigarettes,
Pour moi, pour le plaisir, et ce sont des fleurettes
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir,
Car cette impression qui m'a fait tressaillir,
Ce tableau d'un instant rencontré sur ma route,
Ont ils un charme enfin pour celui qui m'écoute ?
Je ne le connais pas Pour se plaire à ceci,
Est-il comme moi même un rêveur endurci ?
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête ce rôle ?
— Fi donc ! lecteur ! tu lis par-dessus mon épaule.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA POSTE PENDANT LE SIÈGE

PÉRIPIÉTIES D'UN AÉRONAUTE-PHOTOGRAPHE

(Suite)

« M. Cachier nous recommanda de la manière la plus obligeante à son collègue M. Darcy, curé de Cernon, où nous arrivâmes, exténués de fatigue et de faim, à dix heures du soir.

M. Darcy et sa mère s'empressèrent de nous donner les soins les plus dévoués. Il voulait nous faire reposer; mais à minuit on vint frapper à sa porte. C'étaient des paysans qui rapportaient une partie des bagages laissés à Vesseigneul, et venaient pour nous avertir que les Prussiens étaient sur nos traces. Nous partîmes précipitamment pour Bussy-Lettrée n'ayant qu'une blouse sur le dos.

M. Legrand, receveur des postes, nous conduisit obligeamment à Dampierre.

Là, le docteur Mosmont, qui nous accueillit avec bienveillance, confia nos bagages, placés dans des tonneaux, à des conducteurs munis de laissez-passer pour du vin. Malheureusement on réquisitionnait les chevaux, et c'est après mille difficultés que nous arrivâmes à Arcis, qui était rempli de Prussiens.

Pendant la nuit, les bagages furent replacés en caisses et en paniers, et, à quatre heures du matin, nous quittions Arcis pour nous rendre à Troyes, également occupé. Nous laissions à Arcis le marin Pagano, la sûreté générale exigeait cette séparation. Bien nous prit, en effet, de partir la nuit, car nous apprîmes plus tard qu'à sept heures du matin toutes les issues de la ville étaient gardées.

À Troyes, notre position ne fut pas améliorée; nous eûmes grand-peine à nous procurer des véhicules pour nous diriger sur Auxerre. Un corps considérable de l'armée du prince Frédéric-Charles nous précédait de douze heures sur cette route, qui devenait ainsi hérissée d'obstacles pour nous. Arrivés à Avrol, que les Prussiens venaient d'occuper, on ne voulut nous laisser sortir que le lendemain après mille formalités.

Pendant que nous attendions, arrêtés par les sentinelles prussiennes, la permission du major, des coups de fusil se firent entendre à quelque distance. On nous prit pour des francs-tireurs, et c'est par grâce qu'on nous laissa rebrousser chemin vers une ferme où nous attendaient d'autres menaces.

La voiture de matériel étant dans la cour, les Prussiens voulurent la visiter, disant que sûrement nous arrivions de Paris. Je déclarai venir de Troyes, et un officier fut demandé pour constater le fait. Les soldats exigèrent, en attendant sa venue, que les

caisses restassent ouvertes. C'est à cette fâcheuse mesure que je dois attribuer une nouvelle perte de plusieurs appareils importants pour le travail de ma mission. Le temps se passa, et l'officier, occupé à diner fort heureusement, ne vint pas. Pendant ce temps, le conducteur de la voiture, qui avait laissé sa lanterne dans la grange, y retournait pour la prendre. Les Prussiens, apercevant cette grange ouverte à nouveau, pensent que nous y sommes rentrés malgré leur défense. Ils donnent l'ordre aux propriétaires de prendre des lumières pour les éclairer, et nous cherchent pour nous fusiller.

Nous avions heureusement pu, dans l'obscurité, gagner la porte de sortie de la ferme, traverser le chemin et entrer dans une auberge où étaient encore quantité d'autres Prussiens. Nous nous assimes devant le feu. Les officiers, qui sortaient de table d'une salle à côté, nous regardaient avec méfiance et passaient près de nous le revolver à la main. Nous dûmes rester toute la nuit sur pied dans cette auberge, dont les maîtres étaient affolés par les exigences des envahisseurs, et tous nous perdîmes l'espoir de nous tirer d'affaire.

Le 18 au matin, les Prussiens s'éloignèrent sur Joigny, mais l'avant-garde n'avait pas fait trois kilomètres qu'elle rencontra à Brinois une défense organisée de la garde nationale. Le combat rendait le chemin impossible pour nous, il fallut avec notre voiture de bagage prendre à travers champs par une pluie torrentielle, avançant très-péniblement sur des terres labourées et détremées, poussant ou soutenant tour à tour nous-mêmes la voiture. Nous trouvions souvent les traces profondes des chevaux des uhlands qui venaient d'explorer en tous sens avant nous cette partie de la campagne.

Arrivés aux lignes françaises à Mont-Saint-Sulpice, une difficulté que nous n'attendions guère se présenta. Ce fut l'autorité de l'endroit qui ne voulant pas croire que nous eussions pu parcourir impunément tout ce pays occupé, ne trouva rien de mieux que de nous recommander désobligeamment sur le reste du chemin que nous avions encore à faire pour nous rendre à Auxerre, où nous savions le préfet instruit de notre mission. A Seignelay, cette mauvaise recommandation nous causa des ennuis sérieux et une perte de temps sensible, nos bagages furent visités et la foule, mal prévenue, se montrait hostile. Nous quittâmes ce pays escortés par un détachement de la garde nationale qui nous conduisit jusqu'à Monéteau, où une nouvelle escorte nous attendait. Nous devons dire cependant à la louange du capitaine de la garde nationale de Monéteau, dont nous avons le regret de ne pas connaître le nom, que non-seulement il nous donna protection, mais encore qu'il mit à notre disposition sa voiture et des couvertures pour nous garantir d'un temps affreux, et nous conduisit avec ses hommes chez M. le préfet d'Auxerre, où nous arrivâmes à onze heures du soir brisés de fatigue et d'émotions. Le préfet nous fit connaître qu'il venait de recevoir de la délégation de Tours l'ordre de nous y envoyer. A Nevers, nouveau télégramme de M. le ministre Gambetta, nous enjoignant d'arriver sans délais et de toute urgence.

Le 21 novembre, nous arrivions enfin à Tours. La délégation, sur les avis de M. Barreswil, l'éminent chimiste, avait eu aussi l'idée de réduire les dépêches photographiquement par les procédés ordinaires.

M. Blaise, photographe à Tours, avait commencé ce travail, mais sur papier. Il reproduisait deux pages d'imprimerie sur chaque côté de la feuille. La finesse du texte était limitée par le grain et la pâte du papier. Ce service commencé à Tours par la délégation fonctionnait assez mal, puisque du 26 octobre au 12 novembre, jour de mon départ, Paris n'avait reçu aucun message par pigeon.

Mis en demeure par M. Steenackers, directeur des télégraphes et des postes de la délégation, de fournir un spécimen de la photomicroscopie sur pellicule, l'exemplaire que je produisis fut trouvé tout à fait satisfaisant, et la photographie sur papier fut abandonnée pour les dépêches. La pellicule, outre son extrême légèreté, présentait l'immense avantage de ne poser que deux secondes, tandis que le papier nécessitait plus de deux heures, vu la mauvaise saison; de plus, sa transparence donnait un excellent

résultat à l'agrandissement qui se faisait à Paris au moyen de la lumière électrique.

Le stock des dépêches fut promptement écoulé; aucun retard ne s'est produit dans notre travail; mais le déplacement de la délégation, et surtout le froid intense qui paralysait les pigeons, ont créé de sérieuses difficultés.

Lorsque rien n'enrayait le vol de ces intéressants messagers, la rapidité de la correspondance était vraiment merveilleuse. Je puis, pour ma part, en citer un exemple.

Manquant de certains produits chimiques, notamment de coton azotique, que je ne pouvais me procurer à Bordeaux, je les demandai par dépêche-pigeon, le 18 janvier, à Paris, en priant de me les expédier par le premier ballon partant. Le 24 janvier, les produits étaient rendus à mes ateliers à Bordeaux. Le pigeon n'avait mis que douze heures pour franchir l'espace de Poitiers à Paris. La télégraphie ordinaire et le chemin de fer n'eussent pas fait mieux.

Les dépêches officielles ont été exécutées avec une rapidité surprenante. M. de Lafolaye nous les remettait lui-même à midi, et le même jour à cinq heures du soir, malgré une saison d'hiver exceptionnellement mauvaise, dix exemplaires étaient terminés et remis à l'administration. Les dépêches privées étaient exécutées dans les mêmes conditions. Le travail était considérable, car, à l'exception d'un petit nombre de pellicules qui n'ont été envoyées que six fois, parce qu'elles sont promptement arrivées, la plupart l'ont été en moyenne vingt fois, et quelques-unes trente-cinq et trente-huit fois. Nous avons aussi reproduit en photomicroscopie une grande quantité de mandats de poste. Les destinataires ont pu toucher leur argent à Paris comme en temps ordinaire.

Chaque pellicule était la reproduction de douze ou seize pages in-folio d'imprimerie, contenant en moyenne, suivant le type employé, trois mille dépêches. La légèreté de ces pellicules a permis à l'administration d'en mettre sur un seul pigeon jusqu'à dix-huit exemplaires, donnant un total de plus de cinquante mille dépêches pesant ensemble moins d'un gramme. Toute la série des dépêches officielles et privées que nous avons faites pendant l'investissement de Paris, au nombre d'environ cent quinze mille, pesait en tout deux grammes. Un seul pigeon eût pu aisément les porter. Si on veut maintenant multiplier le nombre des dépêches par le nombre d'exemplaires fournis, on trouve un résultat de deux millions cinq cent mille dépêches que nous avons faites pendant les deux plus mauvais mois de l'année.

On roulait les pellicules dans un tuyau de plume que des agents de l'administration attachaient à la queue du pigeon. Leur extrême souplesse et leur complète imperméabilité les rendaient tout à fait convenables à cet usage...

M. Dagron termine ce rapport par des explications techniques que nous ne pouvons reproduire, faute d'espace.

Nous aurions voulu connaître plus tôt ces détails, qui nous auraient permis de féliciter et de remercier, au nom de tous les Parisiens, M. Dagron qui a mis dans sa mission tant d'intelligence et de dévouement. Ce rapport a rétabli la vérité dont nous nous étions écartés pendant le siège, faute d'informations. Espérons pourtant que les expériences de M. Dagron, tout en restant acquises pour la science, ne retrouveront pas de sitôt pour Paris leur application pratique. M. Dagron est, je suis sûr, de notre avis.

MAXIME VAUVERT.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.
Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.



LA BIENFAISANCE. — Distribution de secours aux malheureux habitants d'Issy, le 30 juin. (Voir l'article page 27.)

(Croquis de M. SELLIER et dessin de M. VIERGE.)

Le beau temps est enfin revenu ; les étrangers commencent à venir visiter Paris.

Les toilettes sombres sont portées par toutes nos élégantes, car la simplicité est vraiment de bon goût en ce moment où Paris est encore en deuil.

Ce sont les robes en foulard des Indes qui l'emportent sur la soie et le taffetas.

Et, en effet, quoi de plus modeste et de plus charmant que le foulard des Indes ?

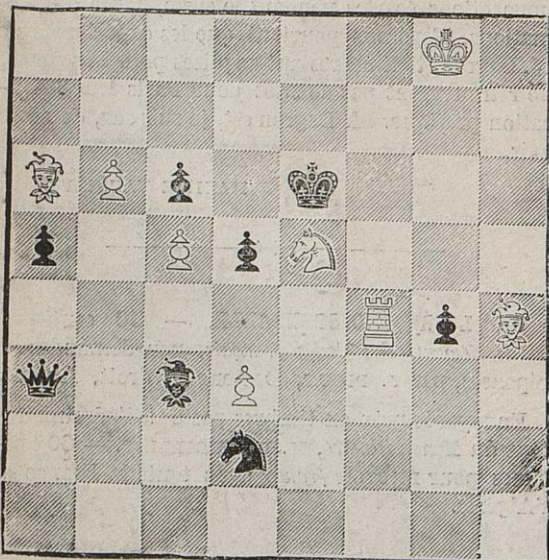
La Malle des Indes, passage Verdeau, 24 et 26, dont la réputation est faite depuis longtemps, offre à sa clientèle quantité de ces délicieuses étoffes.

Elle envoie franco, en France et à l'étranger, sa belle collection d'échantillons.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 374

COMPOSÉ PAR M. SCHULTZ



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 372.

- | | |
|----------------------------|--------------------|
| 1. R 1 C | 1. F pr. T (A) (B) |
| 2. C 6 FR, éch. déc. | 2. R pr. C (1) |
| 3. D pr. PC, échec et mat. | |
| | (1) |
| | 2. R 3 D |
| 3. D 3 C, échec et mat. | |
| | (A) |
| | 1. R 4 F |
| 2. A pr. F | 2. ad libitum |
| 3. D pr. PC, échec et mat. | |
| | (B) |
| | 1. C ad libitum. |
| 2. D pr. PFD, échec | 2. R pr. C |
| 3. D 5 D, échec et mat. | |

P. JOURNOUD.

VILLE DE LYON

Nous avons visité le grand magasin de rubans, A la ville de Lyon, chaussée d'Antin, n° 6, qui avait eu aussi sa part des désastres que la Commune a amoncelés à Paris. Tout est remis en état.

Nous avons surtout remarqué, parmi les nouveautés de la saison, les écharpes en crêpe de Chine française, qui obtiennent un grand succès, auprès des élégantes, les filets Masaniello, en très-gros cordonnet, nuancé des cheveux, pour coiffure tombante; un nœud à larges et longues coques, ayant nom Alsacien, qui est bien la plus gracieuse coiffure faite jusqu'à présent; une forme nouvelle de violettes d'été; des gants de Suède, de Saxe d'une qualité spéciale à la maison.

Citons encore le fameux gant Joséphine qui est connu; les chapeaux, d'une gracieuseté telle qu'ils peuvent rivaliser avec les modes des premières maisons, sans toutefois atteindre leurs prix, et les boîtes de mercerie, toutes prêtes pour la campagne, qui obtiennent un véritable succès.

Nous engageons donc nos lectrices qui connaissent depuis longtemps les magasins de la Ville de Lyon, à aller visiter ces charmantes nouveautés qui sont toutes de nouvelle création.

EAU DES FÉES seule admise aux grandes expositions de Paris et Londres. — M^{me} Sarah Félix, 43, rue Richer, Paris.

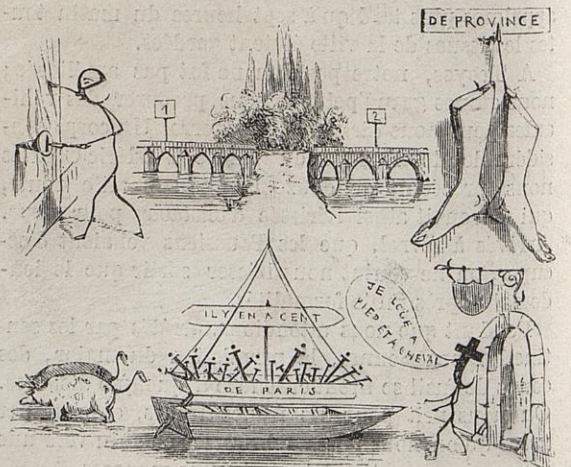
SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène.

En vente à la librairie LACHAUD, éditeur 4, place du Théâtre-Français, Paris.

DISCOURS DE M. GAMBETTA. Prix franco... 60 c.

SURDITÉ, BRUITS DANS LES OREILLES 6,800 malades depuis 15 ans : D^r GUERIN, Rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1^h à 3^h Traite par corresp. Guide 2 fr.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Grâce au zèle déployé, le feu s'est arrêté à la porte du Louvre.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.